

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 ce s la copie

16ME ANNÉE, No 824.—SAMEDI. 17 FEVRIER 1900

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE SOLDAT BOER

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 17 FEVRIER 1900

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie, par E. M...—Appréciation littéraire, par A.-H. de Trémaudan.—Dans le monde—Au cloître, par F. Picard.—Les soirées de famille, par E.-Z. Massicotte.—Poésie : Pour ma mère, par D. Lanctôt.—La traite, par E. Fourrier.—Les cimetières du Japon, par A. Svoboda.—Mondanités, par Anu Seph.—Poésie : Dites, par Laurette de Valmont.—Un peu de sport pour rien, par Lierre des Bois.—Bibliographie.—Echec complet, par A.-H. de Trémaudan.—Ma prison, par Un Prisonnier.—Roman canadien inédit : Florence (légende historique du Canada), par Rodolphe Girard.—Zouaves pontificaux.—Le soldat Boer.—Théâtres.—Renseignements divers.—Jeux et amusements.—Choses et autres.—Feuilleton : Les victimes, par Raoul de Navery.

GRAVURES.—Guerre du Transvaal : Le soldat Boer.—Les cimetières du Japon.—Portraits des principaux acteurs des Soirées de Famille, au Monument National.—Contraste : Dans le monde et au cloître.—Guerre du Transvaal : Le pont de la rivière Moeder, tel qu'il se voit, détruit par les Boers.—Illustrations des feuillets.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



L'attention universelle est en ce moment dirigée sur le sanglant conflit d'un grand Etat européen et d'un petit peuple du sud africain, qui tient vaillamment et jusqu'ici victorieusement tête à son puissant adversaire.

Or, il y a dans la donnée première de ce drame historique une singularité que, croyons-nous, l'on n'a pas assez remarquée et qui est celle-ci : Pendant que le grand Etat a pour visée très évidente d'incorporer à son domaine colonial une région où foisonnent l'or et les diamants, c'est dans des sentiments absolument étrangers à l'avare possession de ces richesses territoriales, que le petit peuple semble puiser l'héroïque énergie dont il fait preuve pour le maintien de son indépendance nationale.

En réalité, qu'est ce que ces Boers, qui, sans l'avoir voulu, font tant parler d'eux depuis quelques années ? Ils sont les descendants de rudes paysans néerlandais, qui, à l'époque où la province du Cap appartenait à leur mère-patrie, étaient venus là coloniser avec toute la patiente ardeur d'une race essentiellement active et persévérante, et qui, plus tard, gênés, contrecarrés, par la domination britannique, résolurent d'effectuer un exode aventureux à travers le pays. Ils partirent ;

et, soit en repoussant les indigènes, soit en traitant avec eux, ils surent par un labeur opiniâtre former un peuple de pasteurs agriculteurs, ne demandant qu'à vivre paisibles dans leurs fermes, du produit de leurs champs et de leurs troupeaux. De mœurs simples, d'une piété profonde et austère, ils étaient convaincus qu'en renouvelant l'état social des premiers âges, tel qu'il leur est démontré, enseigné par le texte du saint livre, leur seule lecture, et leur seule loi, ils devaient avoir pour eux l'œil et l'appui de la Providence.

Et, sans nul doute, leur histoire se serait continuée calme, uniforme, ignorée du reste du monde, si les grains qu'ils moissonnaient, les herbages que brouaient leurs bœufs et leurs moutons, fussent restés les seules richesses du sol où ils avaient planté leurs tentes et bâti leurs bourgades. Mais il n'en devait pas aller ainsi.

* *

Certain jour, un citadin visitant une de ces demeures patriarcales, remarque que des enfants jouent avec de petites pierres brillantes, dont l'éclat le surprend... On les lui donne, il les emporte, les montre à des experts et apprend que ce sont autant de diamants de grand prix. Mis en éveil, un autre visiteur, venu aux mêmes lieux, est informé qu'un sorcier noir a, parmi ses prétendus talismans, une pierre brillante d'assez gros volume ; le sorcier consent à lui la céder moyennant cent moutons et trente chevaux ; et, de retour en pays civilisé, l'heureux acquéreur n'en tire pas moins de 280,000 francs, car cette pierre est un diamant du poids de 83 carats, connu depuis sous le nom d'*Etoile de l'Afrique méridionale*. C'était vers 1867.

Bientôt commence vers la région où de pareilles trouvailles sont possibles, ce que les Anglais appellent le *Rush* (mouvement précipité) des aventuriers ou chercheurs de fortune du monde entier. Et il va de soi que dès lors, sur ce point du territoire, c'en est fait pour les placides colons de la possibilité d'y accomplir en pleine paix leurs bibliques destinées.

* *

Le journal *La Nature*, fondé par G. Tissandier, et actuellement dirigé par notre savant confrère, M. Henri de Parville, contaît dernièrement un curieux épisode de cet envahissement.

En 1873, des chercheurs de diamants, gens d'assez mauvaise mine, paraît-il, rôdaient sur un plateau dépendant d'une ferme, où l'un d'eux avait découvert un filon d'une richesse merveilleuse. Le propriétaire, qui, par parenthèse, n'était autre qu'un Français réfugié, est pris de peur. Persuadé que ces rôdeurs en veulent à sa vie, alors qu'en réalité ils ne songeaient qu'à lui acheter son champ, il se cache au fond de sa ferme, et refuse tout entretien avec les hommes qui demandent à lui parler. Le lendemain, quand ils se présentent de nouveau, ils apprennent qu'il est parti pendant la nuit, à cheval. Alors à lieu une véritable chasse à l'homme. Le paysan fuit devant ses meurtriers imaginaires, de toute la vitesse de sa monture, s'arrêtant à peine pour prendre, en toute hâte, un repas dans les fermes des chemins. Les autres le poursuivent avec l'acharnement de gens qui voient courir la fortune devant eux. Après six jours seulement, ils parviennent à le rejoindre, blotti dans un campement au milieu des chèvres et des moutons. Ils font signer à cet étrange vendeur un acte de cession de son champ, en échange duquel ils lui remettent 125,000 francs, et retournent sur leurs pas pour entrer le plus vite possible en possession du précieux filon. Or, ce fut sur l'emplacement même de cette ferme que se fonda la ville de Kimberley, qui est devenue la capitale du pays diamantifère, et qui compte aujourd'hui quelque vingt mille habitants.

* *

Quoique les agissements des "hommes de Kimberley," comme on appela depuis les chercheurs ou trafiquants de diamants, aient naturellement jeté une grande perturbation dans la région où ils opéraient, encore n'eût-ce été là qu'un trouble partiel pour le

peuple obstinément "fidèle" à sa vocation agricole et pastorale, même en face des subits enrichissements, dont il voyait de nombreux exemples. Mais voilà que, quelque dix ans plus tard, presque sur toute l'étendue du territoire où les pasteurs-agriculteurs traînaient leurs charrues, paissaient leurs troupeaux, des gisements aurifères d'une richesse inouïe furent signalés. Alors le *Rush*, qui n'avait eu jusque-là qu'un canton pour objectif, se changea en envahissement général.

Une récente statistique nous apprend que depuis 1884, époque où les mines d'or commencèrent à être régulièrement exploitées, l'ensemble des divers districts aurifères du Transvaal, ont fourni près de deux milliards du précieux métal. Un seul district en a donné pour 390 millions dans le cours de l'année 1898, et chaque jour de nouveaux gisements se découvrent, dont l'exploitation devient de plus en plus fructueuse, à tel point qu'on se demande si cette abondance sans cesse croissante ne va pas amener pour l'or une dépréciation analogue à celle de l'argent.

Quoi qu'il en soit, chez les Boers d'origine, ceux qui constituent la nation dont les innombrables chercheurs ou trafiquants d'or ne sont que les hôtes, et qui, sans le prévoir, sans l'avoir désiré, ont vu se modifier l'importance productive de leur cher domaine agricole et pastoral, aucun changement ne semble s'être opéré dans leurs aspirations de simple normalité. Rigoureusement attachés à leur idéal primitif, comme à ce sol où ils l'avaient laborieusement réalisé, et que tout à coup ils se sont vus obligés de défendre, à cause de sa richesse inattendue, c'est au nom de leurs rustiques et pacifiques instincts, au nom de leur vieille et robuste foi qu'ils se sont levés et qu'ils combattent. "Dieu est pour ceux qui l'aiment et le servent d'un cœur pur, disent-ils, Dieu est pour nous !"

* *

Et inspirés, soutenus par cette conviction profonde, le cœur en celui qui peut tout, ils vont intrépidement, stoïquement devant eux—peut-être, hélas ! à la fatalité d'une décevance finale.

Mais, quoi qu'il advienne de ces hommes simples, n'est-il pas intéressant à pénétrer le secret moral de leur force actuelle ? et pour notre froide et sceptique fin de siècle, est-il plus curieux et plus insolite spectacle que celui de cette naïve et très puissante ardeur ?

E. M...

APPRECIATION LITTÉRAIRE

DEUX LIVRES

Tous deux intéressants, tous deux pleins de poésie, tous deux remplis de suggestions et de conseils utiles. *Monographie de plantes Canadiennes*, tel est le titre du premier ; *Femmes Révées*, tel est celui du second. Les mots très simples que porte ainsi chaque petit ouvrage sur sa couverture, suffisent à exciter l'intérêt du lecteur pour peu qu'il ait l'amour de la nature et de l'être qui en forme le plus bel ornement, la femme.

* *

Avec l'aimable et passionné auteur du premier de ces ouvrages, nous admettons que la botanique est une science que chaque département d'instruction publique devrait avoir grand soin d'inscrire en tête de son programme. Nos compatriotes anglais l'ont si bien compris que, pour ne parler que de nos écoles des Territoires du Nord-Ouest, l'enfant connaît le nom et les propriétés de bien des plantes, du moins les plus communes, avant même qu'on ait pris soin de lui inculquer la connaissance de l'alphabet ou de la table numérique.

Confiants en cette assertion systématique que "pratique vaut mieux que théorie," nos éducateurs mettent sous les yeux de nos enfants les choses elles-mêmes avant de leur en faire lire la description dans les livres. Cette manière d'agir nous semble excellente, à en juger, du moins, par les effets qu'il nous a été donné d'apprécier pendant notre carrière d'enseignant.

Il est donc bien à souhaiter, comme le fait remarquer le gracieux auteur, que chaque village de langue française possède sa société d'horticulture pour contrebalancer celle que la population d'éléments anglais y organise, ou lui donner la main selon les cas. Et, non seulement on devrait étudier là les plantes, mais encore les animaux, la nature tout entière, y compris l'homme, son maître.

Il est à souhaiter encore, que chaque collégien en vacances ait sa boîte de ferblanc passée en bandoulière, pendant quelques jours du moins, herborisant et étudiant les plantes connues ou inconnues qu'il rencontrerait à chaque pas. Ne retirerait-il pas plus de fruits de cette étude naturelle et intéressante, que des devoirs de vacances plus ou moins "penseurs" sur lesquels il est obligé de sécher si souvent ?

Combien plus utile, si les professeurs demandaient à leurs élèves de leur fournir une description aussi fidèle que possible de quelque plante ou animal, au lieu de les obliger à faire quelques traductions grecques ou latines plus ou moins "bâclées" ! Les vacances ne sont-elles pas faites pour courir les champs et se reposer du travail de tête obligatoire ?

Que le lecteur nous pardonne cette digression inattendue, et l'auteur notre incartade impardonnable sur son propre terrain.

Du moins jeunes gens en goût d'herborisation, munissez-vous d'un beau livre bien fait, pour vous aider dans vos propres recherches. Non pas d'un ouvrage à large envergure, où quelque savant vous donnera en termes "écornifistibulants," dirait Molière, une description archi-détaillée de chaque plante, le nombre exact des feuilles qu'elle doit produire par mois ou des fleurs qu'elle fournira par année, la vigueur des étales ou la longévité à une minute près du pistil, mais quelque chose de concis qui vous donne en quelques mots bien placés, les principales caractéristiques de ce que vous voulez étudier. A notre humble mais sincère avis, un meilleur ouvrage dans ce sens ne saurait se trouver que celui de M. E.-Z. Massicotte.

Et puis, en même temps qu'une description fidèle succinte de la plante que vous désirez connaître, vous aurez l'avantage et le plaisir de goûter la poésie qui se dégage de chaque ligne. Et cela vous aidera à trouver un divertissement d'autant plus grand dans votre promenade d'agrément et d'instruction.

Nous ne doutons pas que M. Massicotte ne continue la publication de ces gentilles monographies, car il est certain que chacun de ses lecteurs ne pourra qu'apprécier le petit volume qu'il a présenté au public.

Au moins, qu'il ne se laisse pas abattre ou même intimider par les Zoïles de son pays : la critique, bien loin d'arrêter l'écrivain dans ses essais, ne doit servir qu'à l'encourager ! Tout véritable talent, d'ailleurs, doit s'attendre à recevoir quelques-uns de ses traits : il n'y a que la nullité qui passe inaperçue.

A. J. de Saint-Amand

DANS LE MONDE — AU CLOITRE

(Voir gravures)

Contraste !... Hé mais ! tout n'est-il pas contraste dans la vie ?

Opposition de sentiments... mais taisons nous, on nous accuserait de faire de la politique !

Serait-ce bien de la politique ? Je répons hardiment : non, puisque le contraste, je le veux bien, c'est l'opposition de sentiments ; mais ce que je dénie, c'est du sentiment à la politique.

Faut-il, de cette vérité, donner une preuve ? En Angleterre je la trouve, eût dit La Fontaine... et au Canada également, où l'opposition ne se constate absolument que dans les effets qui se font ressortir mutuellement — nous dit à son tour le gracieux dictionnaire. Et ceci aussi, je le trouve par le rouge et le bleu : cela se fait ressortir mutuellement, mais je défie

le plus casuiste des... Chamberlain d'y découvrir l'ombre d'un sentiment !

De même — vous allez me dire : de même : que quoi ? — Attendez ! de même, dis-je, le contraste de nos gravures. Je ne mets pas de verbe, cela rend ma phrase plus... obscure, ma pensée plus... claire.

Y a-t-il sentiment, je vous le demande, dans ce couple ou cette couple (je ne puis me prononcer), ou même un effet quelconque pouvant faire ressortir un autre effet dans la gravure opposée ?

Peut-on comparer les petites choses aux grandes dans le cas de dissemblance absolue entre celles-ci et celles-là ?

Le couple — ou la couple — semble jouir de la vie pour la vie ; dans l'autre gravure, on croirait voir resplendir ces belles paroles du Christ : "Elles ont choisi la meilleure part."

Le ou la couple mange, boit, jouit — et vit pour cela : que lui importe l'enfant qui pleure de froid, de faim, l'ouvrier que la misère rend fou, la pauvre mère qui, pour sauver son bébé auquel elle ne peut plus donner de lait, lui donne la dernière goutte de son sang ?

Les religieuses chantent, sans doute, la gloire, la bonté du Dieu dont la Providence veille sur le passereau et sait défendre ou protéger le ciron. Mais voyez-vous cette vénérable mère, appuyée, d'un côté sur son bâton, de l'autre sur le bras d'une plus jeune ? Demandez-lui à quoi elle a usé sa vie, pourquoi elle est ainsi voûtée : c'est qu'elle a parcouru tous les jours de la semaine, toutes les semaines du mois, tous les mois des ans, les bouges où les mondains craindraient de pénétrer, parce qu'ils se sentiraient condamnés. C'est qu'elle a passé presque toutes ses nuits au chevet des malheureux qui, auparavant, blasphémaient de leurs souffrances, mais après... Oh ! après votre passage, ô noble petite Sœur des pauvres, ange illuminant l'enfer moral du prolétaire rejeté de la société barbare tant elle est civilisée, après votre passage le sourire est revenu, la prière a consolé... parce que, sur vos traces bénies, marchait... lentement... très lentement — pour rester plus longtemps — la divine ESPÉANCE !

...Contraste !...

J. J. Massicotte

LES SOIRÉES DE FAMILLE

Le moment nous semble bien choisi pour causer de cette question avec nos lecteurs. D'une part nous publions, dans ce numéro, le portrait des principaux artistes du Monument National, par notre artiste photographe, M. J.-A. Dumas, d'autre part M. Gonzalez Désaulniers vient d'écrire, dans *La Patrie*, un article sur les *Soirées de Famille* qui est bien élogieux en somme et qui a eu beaucoup de retentissement.

Certes, notre plume n'a pas l'autorité de celle de notre ami Désaulniers, mais notre expérience personnelle du théâtre devrait nous permettre d'exprimer, à notre tour, une petite observation critique sur le même sujet.

Nous avons assisté à presque toutes les représentations données par nos compatriotes au Monument National, depuis près de deux ans ; nous avons suivi la marche progressive de ces soirées et nous sommes heureux de constater que M. Elzéar Roy a su s'entourer d'une pléiade d'acteurs dont le talent se développe chaque jour dans un ordre naturel et parfait.

Sous ce rapport, tout est bien, et nous ne partageons même pas l'opinion de M. Désaulniers critiquant certains gestes familiers à quelques acteurs. Ces gestes sont universellement admis aujourd'hui sur toutes les scènes, et leur abus seul peut devenir intolérable.

Nous voudrions plutôt attirer l'attention du directeur et des administrateurs sur ce point bien autrement important, à notre avis.

Il est admis aujourd'hui que le théâtre peut être utile de bien des manières. Pour nous, Canadiens-

français, il peut l'être encore plus que pour les peuples européens ou les peuples d'une seule langue.

N'avons-nous pas l'idiome de nos aïeux à conserver et à maîtriser ? n'avons-nous pas à nous pénétrer de ce qu'il a produit de beau et de bon ? Alors, pourquoi ne pas aborder le théâtre classique de temps à autre ? Pourquoi ne pas élargir le cercle des connaissances du peuple en lui mettant sous les yeux les chefs-d'œuvre de la scène française ?

Nous fera-t-on l'objection que nos acteurs ne sauraient se lancer dans une aventure aussi périlleuse ? Nous prédira-t-on que ce serait pour eux s'exposer à un échec ridicule ? Ces objections sont plus spécieuses que sérieuses, bien qu'elles soient les seules que l'on puisse offrir.

En effet, nos acteurs ont joué, au cours de la dernière saison, des pièces telles que *Le Malade Imaginaire*, *L'Ami Fritz*, *Le Gendre de M. Poirier*, etc., avec un succès peut-être plus considérable que celui qu'ils ont obtenu dans les petites comédies ou les mélodrames ordinaires. Nous nous rappelons surtout qu'après la représentation du *Gendre de M. Poirier*, nous avons entendu des gens, qui avaient déjà vu jouer cette pièce par Coquelin et sa troupe, dire qu'ils étaient agréablement étonnés de la façon dont on avait interprété cette comédie de grande envergure. Certes ces personnes ne faisaient pas de comparaison. Elles ne nous disaient pas que l'interprétation avait été égale, supérieure ou inférieure, elles nous laissaient entendre que nos compatriotes s'en étaient tirés avec honneur, et que la représentation avait été charmante.

C'est bien tout ce que les acteurs et le public pouvaient désirer du reste. Puis, il ne faut pas oublier que notre public est assez indulgent pour ne pas exiger plus qu'on ne lui donne et ceci est à considérer.

D'un autre côté, s'il est admis que nos acteurs ont du talent, il est aussi prouvé qu'ils sont consciencieux et qu'ils travaillent d'autant plus sérieusement que le rôle à jouer est plus difficile à rendre.

Donc, nous le répétons, donnez-nous du théâtre classique. Le public en a besoin pour connaître les chefs-d'œuvre de notre langue ; nos classes moyennes en ont besoin pour se remettre en mémoire les belles pages qu'elles ont apprises... et oubliées ; nos gens instruits en ont besoin pour se faire une idée personnelle de ces grandes productions.

Qu'on ne craigne pas pour le succès financier, les chefs-d'œuvre possèdent une attraction extraordinaire et nous croyons que les soirées de famille y gagneront des auditoires de plus en plus nombreux et de plus en plus distingués.

Voilà ce que nous avons à faire remarquer au sujet de ces soirées. Ce n'est peut-être pas très malin, mais c'est patriotique. Et pour conclure dans ce sens, nous invitons nos lecteurs à encourager notre théâtre national. Ils en retireront un bénéfice moral, ou du moins intellectuel, qui ne leur aura pas coûté cher et dont ils ne manqueront pas d'apprécier la haute valeur, un jour ou l'autre.

H. J. Massicotte

Il ne convient qu'à des comédiens de tirer vanité des habits qu'ils portent. — HENRI DE NAVARRE.

On rencontre quelquefois dans le monde des jeunes personnes, même des mères de famille qui, pour faire admirer leur bon caractère, ont toujours, avec les étrangers, le sourire sur les lèvres, la douceur dans la voix, l'empressement dans les manières ; et qui, lorsqu'elles sont rentrées dans l'intimité de la famille, semblent ne plus songer qu'à se dédommager de cette contrainte. Ne dirait-on pas que c'est l'opinion du monde qui répand le bonheur dans une maison ? Tandis, au contraire, qu'il est toujours la récompense des efforts que l'on a faits pour dominer ses caprices, pour dompter sa mauvaise humeur et se montrer toujours aimables et bons.

POUR MA MÈRE

A M. Firmin Picard.

*De l'autel et du trône un peuple révolté
Mue les débris du sang de ses victimes.
Il acclame le vice, il veut sa liberté,
Et l'éclouffe, inconscient, sous le poids de ses crimes.
L'échafaud voit, hélas ! un roi rougir son faite.
Victimes et bourreaux y montent chaque jour.
Danton et Robespierre ont soufflé la tempête,
La tempête au gibet les conduit à leur tour.
L'anarchie, en tous lieux, promène sa quenille.
Un malpropre drapeau guide son pas vengeur.
Le temple du rillage et celui de la ville.
Déroberent aux cantours les cendres du pasteur.
C'est l'an quatre-vingt-neuf ! Des rives de la Loire,
Émerge un petit bourg qu'enténébre la nuit.
Sur la route publique avec une croix noire,
S'élève la chapelle où Paul parle sous bruit
A la Madone d'or pour l'Eglise et la France.
Paul, brave de quinze ans, ne connaît pas la peur ;
Il sait pour le devoir mépriser la souffrance ;
Pour sa mère, à la mort, il offrira son cœur.*

*Un soir, dans une auberge à la pâle lanterne,
Trois hommes atablés, à l'œil perfide et terne,
Sont discutants entre-eux : " La Madone demain,
Dit l'un des trois buveurs, doit rouler sur le sable !"
Chacun ride son broc, on se lève de table,
Et l'on quitte l'hôtel en se serrant la main.*

*Le lendemain dès l'aube, on voit sur la chapelle,
Un peuple se masser, hurlant, vociférant.
L'un fait jouer son pic, l'autre brandit sa pelle,
Quand à leurs yeux soudain, se présente un enfant.
D'un héros son air mâle a trahi le courage ;
Il forme dans la porte une croix de ses bras ;
Et la masse mouvante a reculé d'un pas,
Comme un flot se brisant sur le roc de la plage.
" C'est ma mère, assassins ! garde à vous d'y toucher !"
Clame-t-il avec force à la plebe colère.
" Avant de me ravir l'image de ma Mère,
" Sur mon corps, citoyens, il vous faudra marcher !"
Un gieux d'un coup de coude a frappé notre Paul.
La foule sous ses pieds et l'écrase et l'outrage,
Burinant d'un sang pur son forfait sur le sol,
Léguant à ses nerveux un sanglant héritage.
L'un charge son fusil : " Feu, feu," clame un corsaire.
Il vise, une poitrine au but sert de rempart.
" Pour ma Mère ! " dit-il ; on rit et le coup part.
L'image était trouée et l'enfant pour sa Mère
Était tombé.*

*La nuit, un brave laboureur
Ensevelit son corps écrivant sur sa bière :
" Ci-gît Paul... Pour Marie, il fit trouver son cœur !"
D. LANÇTOT.*

LA TRAITE

M. Savonot attend ce jour-là une traite de quinze cents francs ; il s'aperçoit qu'il lui manque trois cents francs pour la payer.

Cette constatation l'ennuie.

Il s'en ouvre à sa femme.

— Il me manque trois cents francs pour payer la traite des Robichard, lui dit-il.

— Te voilà bien embarrassé, répond Mme Savonot ; tu les trouveras facilement : nous avons assez d'amis qui seront enchantés de nous rendre service.

— D'autant plus, reprend Savonot, que ce n'est que pour quelques jours.

— Va au plus près, chez les Duru, ils s'empresseront de te les donner.

Savonot n'a jamais rien emprunté. Il n'est pas rassuré. Il a tellement entendu dire que, lorsque l'on a besoin d'argent, tous les amis vous ferment leur bourse, qu'il craint un refus.

Il se rend chez les Duru.

Ce sont des amis : leurs femmes ont été camarades de pension ; ils se voient journellement, dînent l'un chez l'autre. Duru occupe une haute situation financière : il est impossible qu'il n'accueille pas sa demande.

On introduit Savonot.

— Ah ! c'est vous, mon cher ami ! s'écrie Duru ; quel heureux hasard me procure le plaisir de votre visite ?

— Ce n'est pas le hasard.

— Vous avez quelque chose à me dire, tant mieux,

justement ma femme s'habille pour aller voir la vôtre.

— Je viens vous prier de me rendre un petit service, dit Savonot mis à l'aise par cet accueil.

— Avec le plus grand plaisir ; vous voulez peut-être que je vous prête ma voiture ?

— Non, je vous remercie.

— Elle est en réparation en ce moment.

— J'ai une traite à payer demain ; il me manque trois cents francs : je viens vous les demander sans façon.

— Je vous sais infiniment gré d'avoir pensé à moi dans cette circonstance, dit Duru, l'air gêné.

— Je vous les rendrai dans quelques jours.

— La question n'est pas là.

— Je suis venu au plus près.

— Et vous avez bien fait. Vous me voyez désolé de ne pouvoir vous être agréable ; j'ai envoyé tout mon argent disponible hier à mon beau-frère pour acheter une maison de campagne. Comme cela tombe mal ! Croyez à tous mes regrets, c'est ma femme qui va être furieuse !

— Je regrette de vous avoir dérangé.

— Pas du tout ! vous auriez dû me prévenir. Si vous étiez venu hier ; c'est toujours comme cela ! Madame Savonot est toujours en bonne santé !

— Toujours, merci, dit Savonot qui se retire, cruellement désappointé.

C'est donc vrai, se dit-il, on n'a des amis que lorsque l'on n'a besoin de rien.

Allons chez un autre.

Il se rend chez les Beauvert, des industriels.

J'espère que celui-là ne voudra pas me refuser, se dit Savonot.

C'est Mme Beauvert qui le reçoit.

— M. Savonot ! s'écrie-t-elle, je suis bien heureuse de vous voir. Nous parlions de vous avec mon mari, ce matin ; il veut vous montrer des bibelots qu'il a achetés.

— Beauvert n'est pas là !

— Non, mais il ne va pas tarder à rentrer. Peut-on savoir.

— Je viens le prier de me rendre un petit service.

— Il sera enchanté de le faire.

— Je n'en doute pas. Il me manque trois cents francs pour payer une traite ; je viens vous les emprunter.

Mme Beauvert devient sérieuse.

— Comme c'est ennuyeux que mon mari ne soit pas là, dit-elle ; je ne m'occupe pas des affaires ; je n'ai pas d'argent ; vous savez, les femmes...

— Je comprends cela.

— C'est mon mari qui a la clef de la caisse. Je l'entends qui rentre ; je vais le prévenir.

Elle court au-devant de son mari.

— M. Savonot vient t'emprunter de l'argent, lui dit-elle à voix basse ; dis-lui que tu n'en as pas.

— Tranquillise-toi, répond Beauvert.

— Trois cents francs ! c'est louche.

Beauvert tend la main à Savonot.

— Ce cher Savonot ; quel bon vent vous amène ?

— Ce n'est pas un bon vent ; je viens vous demander un service.

— Au contraire !

— Je viens vous prier de me prêter trois cents francs pour quelques jours.

Beauvert paraît désespéré.

— C'est comme un fait exprès ! s'écrie-t-il ; ma femme a payé sa couturière ; il ne reste pas cinquante francs à la maison.

— C'est toujours comme cela ! répète amèrement Savonot.

— Si vous étiez venu il y a deux jours, cela ne souffrait aucune difficulté. Je suis désolé de ce contre-temps. Vous savez, mon cher Savonot, que ce sera toujours pour moi un véritable plaisir que de vous être agréable. Je ne peux pas vous offrir cinquante francs.

— Je ne voudrais pas vous gêner.

— Ah ! que je suis ennuyé !

— Je n'en doute pas, adieu, dit Savonot qui se retire accompagné par Beauvert, qui le comble de protestations d'amitié.

Savonot ne peut pas en croire ses oreilles ; il se demande s'il n'est pas le jouet d'un rêve.

Il passe devant un grand restaurant dont il connaît intimement le propriétaire ; il est un de ses bons clients.

Allons voir Lefour, se dit-il ; peut-être qu'il ne me refusera pas ce petit service.

Il est trois heures, le restaurant est vide ; les garçons apprennent les tables pour le soir.

Mme Lefour est au comptoir.

— M. Savonot, dit-elle, quel plaisir de vous voir ; vous allez toujours bien ?

— Très bien, madame, je vous remercie ; M. Lefour n'est pas là !

— Il est à la cave ; je vais le chercher.

Et elle va trouver son mari.

— C'est M. Savonot, lui dit-elle ; sans doute, il vient te commander un dîner.

Le restaurateur accourt.

Il serre les mains de Savonot.

— Vous voulez me parler ? interroge-t-il.

— Je viens vous prier de me rendre un petit service en passant.

Lefour prend une attitude circonspecte.

— Mais, certainement, avec plaisir.

— Je viens vous demander trois cents francs pour quelques jours ; j'ai une traite à payer.

— C'est de la déveine ! s'écrie Lefour ; il y a une heure j'ai payé une traite, je n'ai plus d'argent et, vous savez, les affaires vont si mal.

— On ne mange plus ? demande Savonot.

— Si, mais on ne fait plus d'extra ; nous n'avons de bénéfices que sur les extra. Les temps sont durs.

— Je m'en aperçois.

— Si vous étiez venu seulement une heure plus tôt.

— Il faut toujours venir une heure plus tôt, dit Savonot.

— Quand on veut rendre service, il y a toujours un empêchement.

— Toujours, répète Savonot ; adieu !

Il va chez une dizaine d'amis, partout il éprouve un refus.

La bonne leçon, se dit-il ; elle vaut bien trois cents francs.

Il heurte un promeneur sur le boulevard.

— Tiens, c'est Savonot, dit le promeneur ; comment vas-tu ?

C'est un ami de collège qu'il ne fréquente pas, un photographe.

— Tu ne viens jamais me voir, reprend l'ami ; tu as de si belles relations que tu me laisses.

— Elles sont jolies les belles relations ! s'écrie Savonot avec amertume.

— Tu as des ennuis ?

Savonot dont le cœur déborde s'épanche dans le sein du photographe.

— Et tu n'as pas pensé à moi ! il est vrai que je ne compte pas.

— Ne m'accable pas.

— Viens à la maison, ma femme sera bien contente de te voir ; nous parlons souvent de toi. C'est bien le diable si nous ne trouvons pas trois cents francs.

— J'allais emprunter cette somme à un établissement de crédit.

— Je ne te le permets pas.

Savonot suit le photographe, il habite un sixième ; sa femme, une gentille petite brune, le reçoit cordialement.

Le photographe ouvre un secrétaire.

— Je savais bien qu'il y avait trois cents francs ; prends-les, dit-il à Savonot.

— J'accepte, dit Savonot, ému, tu es un ami, toi ! je ne l'oublierai jamais.

Savonot a fermé sa porte ; il ne reçoit plus que le photographe.

EUGÈNE FOURRIER.

Une femme de devoir est une femme qui ne cherche pas de romans dans la vie—car il n'y en a pas de bons ;—qui n'y cherche pas la poésie—car le devoir n'est pas poétique—qui n'y cherche pas la passion—car la passion n'est que le nom poli du vice.—OCTAVE FEUILLET.

LES CIMETIÈRES DU JAPON

(Voir gravures)

C'est une curieuse et peu édifiante promenade que celle à travers les chemins tirés au cordeau d'un cimetière japonais. Là, comme ailleurs, pas d'égalité devant la mort.

Chacun suivant son rang, les richesses et l'importance des œuvres pieuses qu'il a pu fonder ou protéger pendant sa vie !

Détail particulier : C'est par l'altitude à laquelle se trouve un mausolée qu'on juge de l'importance du personnage dont il perpétue la mémoire. Aux pauvres, aux déshérités du sort, la terre plate ! Aux favorisés du sort, les honneurs des terrasses qui vont s'étagent aux flancs des degrés par lesquels on accède au temple des aïeux ! A la plèbe, le petit édicule sans caractère, la cabane à toit de masure, souvent une simple borne ! A la gentry, le monument, non grand, —rien n'est grand au Japon,—mais orné, décoré à profusion, et surtout s'élevant à une hauteur respectable.

Chaque terrasse porte un numéro, qui va en montant, du sol au sommet des marches.

Celui qui a ses proches dans les bas chiffres ne jouit que d'une considération relative. Si ses morts sont à mi-côte, c'est un homme qui commence à compter dans la vie. S'ils reposent au plus près du ciel, c'est que tous les bonheurs terrestres l'accablent de leurs trésors.

Facile classification, que nous ne prendrons assurément pas pour modèle, mais qui, au Japon, forme l'une des bizarreries les plus caractéristiques de ce pays bizarre entre tous.

A. SVORODA.

MONDANITÉS

Les mœurs mondaines, comme toutes choses, ont bien changé.

Ce n'est pas que je veuille médire du temps présent, mais il me semble que ce n'est plus l'époque des salons, et qu'on ne perdrait rien à les supprimer.

Ils ne furent jamais si pleins, pourtant, jamais on ne tint autant aux relations, aux nombreuses relations.

Quel plaisir trouve-t-on encore à se fréquenter ? On ne cause plus... on n'en a pas le temps. Chacun de nous entre dans un salon avec la résolution d'y rester cinq minutes, de faire seulement acte de présence. On n'a qu'une idée, en sortir au plus tôt. Ne

faut-il pas paraître en dix autres presque à la même heure ? Et l'on n'est pas encore doué du don d'ubiquité. Dans ces conditions, "le monde" ne peut être ni agréable, ni profitable. Dans la solitude, on pourrait au moins forger son âme, on en apprendrait davantage.

Les salons ont eu leur utilité. Ils ont contribué à adoucir les manières, les cœurs. Les femmes des dix-septième et dix-huitième siècles, de la première moitié du dix-neuvième siècle, ont fait ce miracle, par le charme de leurs façons et de leurs conversations. Elles recevaient alors, cependant, une instruction assez élémentaire dans les couvents et les pensionnats. Mais elles s'instruisaient beaucoup, devenues jeunes femmes, à écouter attentivement les hommes qui les entouraient. Et ce qu'elles avaient appris de la sorte, c'était pour toujours, elles ne l'oubliaient plus.

Les jeunes filles d'aujourd'hui, pour passer l'examen du brevet simple, pour enlever le brevet supé-

rieur, étudient bien davantage en leur adolescence. Mais si, de par la situation, elles ne sont pas forcées de se servir de leur savoir, elles retiennent peu de choses de tant de connaissances acquises.

Très rapidement (les mères elles-mêmes le confessent), tout ce qu'on leur a enseigné s'envole de leur cerveau et, comme l'art de la conversation est mort, on ne retrouverait plus cette "élite intellectuelle féminine que possédait l'Europe entière, et dont il n'existe plus guère d'équivalent aujourd'hui. Tout tendit à la faire disparaître de la société, et la vie moderne, sans culture, sans loisirs, sans autres objectifs que des buts matériels, n'y a que trop bien réussi". C'est le vicomte de Spoelberch, l'historien de Balzac et de Mine de Hanska, qui porte ce jugement très juste.

Au temps dont il parle, les femmes, en fait de sport, ne se permettaient guère que l'équitation et n'y consacraient guère qu'une heure par jour. La vie n'était pas compliquée ; la mode, elle-même, qui restait stable, n'absorbait par les longs instants qu'il faut lui consacrer aujourd'hui.

Du moins, devrait-on renoncer aux visites qui sont bien la chose la plus sotte du monde, quand il s'agit du "fameux jour", et qui se résument à un défilé devant la maîtresse de maison.

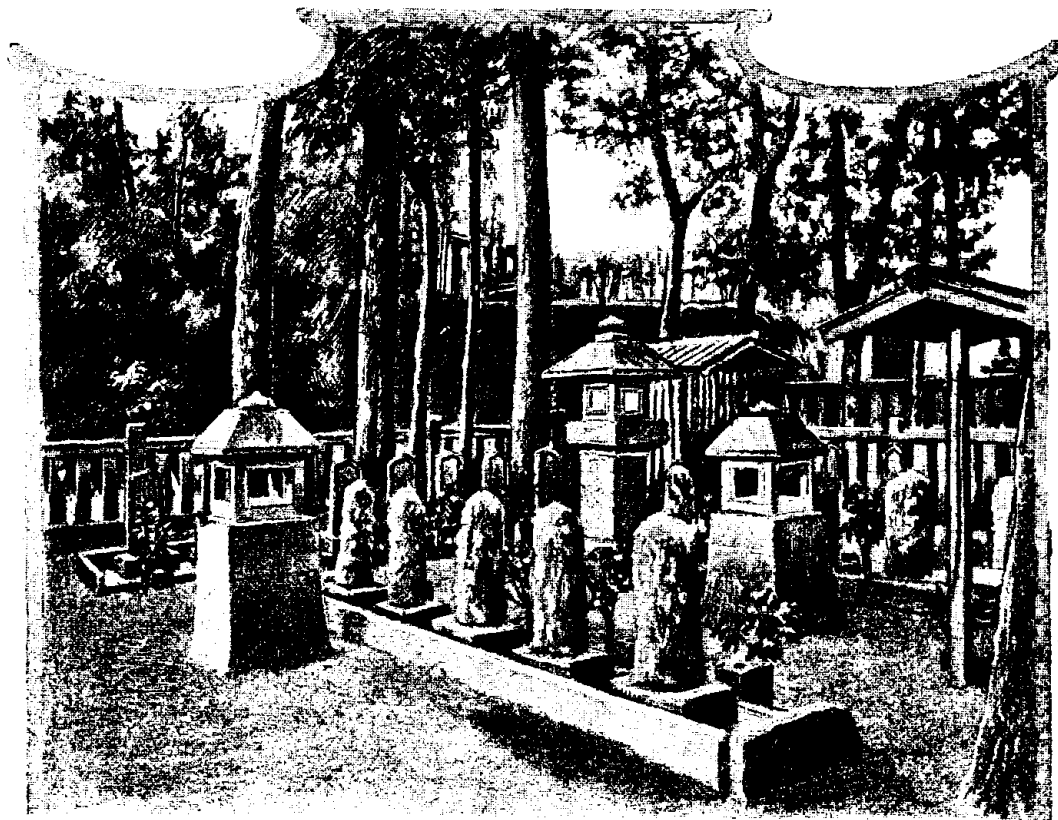
* * * *

Vous pouvez vous rendre compte de la nature des gens en écoutant leur rire. Ceux qui rient en A (Ah ! ah !) sont de caractère jovial, honnête, ouvert, ils sont fous de bruit et de mouvement. Ceux qui rient en E (Hé ! hé) sont flegmatiques et mélancoliques. Le rire I (Hi ! hi), qui est celui des enfants, s'il est conservé chez les grandes personnes, les taxes d'indécision, mais aussi de docilité et de modestie. Les personnes qui rient en O (Oh ! oh !) ont le cœur noble, l'âme brave, audacieuse. Mais celui qui rit en U (Hu ! hu !) n'a rien de génial et, de plus, il faut se méfier de lui.

* * * *

Pythagore disait à ses disciples : "N'écrivez jamais que sur des feuilles de mauve, symbole de la douceur." Cette métaphore nous enseigne à différer la réponse, l'envoi d'une lettre où nous avons à exprimer un mécontentement, des reproches. Les paroles écrites font bien plus d'impression que la voix, elles frappent la vue en même temps que le cerveau, elles prennent forme... Vous ne pouvez les corriger, les expliquer, les adoucir, les reprendre comme le dialogue.

ANN SEPH.



LES CIMETIÈRES DU JAPON



LES CIMETIÈRES DU JAPON

DITES !

Ah ! Oui, je le veux bien, dites que vous m'aimez ;
Dites-le-moi dans une douce cantilène,
Comme l'hymne de l'oiseau que vous entendez ;
Comme son gazouillis dans le nid du grand chêne.

Ah ! Oui, je le veux bien, dites que vous m'aimez ;
Dites-le-moi dans une douce barcarolle,
Comme le parfum des fleurs que vous savourez,
Comme l'arome pénétrant de leur corolle.

Ah ! Oui, je le veux bien, dites que vous m'aimez ;
Mais, dites-le-moi dans un bien tendre ramage,
Comme la voix du ruisseau que vous écoutez,
Comme son chant doux et plaintif sur le rivage.

Ah ! Oui, je le veux bien, dites que vous m'aimez ;
Dites-le-moi dans une douce mélodie,
Comme les pleurs de la rosée que vous cherchez
Dans le calice embaumé des fleurs endormies.

Ah ! Oui, je le veux bien, dites que vous m'aimez ;
Mais, dites-le-moi par une douce romance,
Comme l'image du bonheur que vous rêvez,
Comme sa chanson, toute pleine d'espérance.

Ah ! Oui, je le veux bien, dites que vous m'aimez ;
Mais, dites-le-moi dans une douce complainte,
Comme la voix des pleurs que parfois vous versez,
Comme leur doux murmure et leur suave plainte.

Laurette de Valmont

UN PEU DE SPORT POUR RIRE

A. M. A.-C. Harwood.

Vous venez de partir, mon ami, juste à l'heure où s'en vont les derniers oiseaux. Comme eux, vous nous arrivez aux premières lueurs du printemps, gâté, dès vos retours, par mille subtilités : de ces riens et de ces parfums de roses auxquels nous nous habituons tant et si bien, qu'en octobre vous reparez de partir, alors que les eaux deviennent moins riantes et nos parterres moins fleuris.

Vous désertez nos foyers aussitôt que le coin du feu s'allume ou quand la cheminée pétille, et ce serait le temps où vous devriez, pourtant, vous distraire de nos chansons favorites.

Ne savez-vous pas que l'automne est la saison des feux de joie, l'épilogue d'un beau roman d'été dont nous aimons à remettre en scène les personnes et à relire les passages soulignés ?... Tant pis pour vous si vous n'avez jamais essayé de vous souvenir ainsi ! Vaudreuil pour ses habitués, a des charmes de prestige qu'il refuse à ceux qui le quittent sans regret. Pour vous, c'est la ville avec ses banquets, ses festivals, ses plaisirs à mon avis trop bruyants, et je ne songe pas, comme mes sœurs, à vous en faire des reproches : tant de choses nous attirent là où nous savons être heureux ! Seulement, je voudrais que vous regrettiez les coquettes flirtations que vous égayez si facilement et si bien, voire même un peu de nos grises journées d'été présent et... l'amie d'avril à laquelle vous étiez revenu.

Pourquoi n'irions-nous pas encore, tous deux, du côté de l'île, au rivage voisin ? Nous n'aurions qu'à franchir les cascates raillieuses sur le pont qui couvre totalement leur abîme. Vous vous moqueriez à votre aise de mes airs de sévérité ; je vous taquinerais un peu moi-même, et nous ririons l'un et l'autre de nos aventures et de nos dangers. Mais... il ne reste plus de printemps dans nos bois sombres et froids ! Rien n'y murmure, rien n'y chante et si, comme on me l'a dit, vous aimez la chasse aux pigeons (! !), je ne me soucie guère de rester une heure ou deux à viser les moineaux pour l'unique plaisir d'entendre éclater la poudre, sans qu'aucun gibier s'abatte quelque part, avec le plomb dans l'aile.

Admettons que le sport a plus de poésie ! Et puisqu'il n'y a ni lièvre, ni lapin, essayons de surprendre quelques secrets, autour de l'antique "Moulin des Oiseaux". Les bonnes vieilles fées qui dorment indubitablement sous la hutte, s'éveilleront, sans doute, au bruit de nos gaietés, elles qui rêvent depuis si

longtemps pour nous ces éternels enchantements qui ne viennent jamais... Et, pourtant, si notre témérité allait nous être préjudiciable ! N'effarouchons point alors, les légères ailes qui bercent leur sommeil ! Notre bonheur est peut-être là, tout près, qui s'envolerait aussi ! Quittons au plus tôt ces ruines et leur légende et, plus tard, si rien de magique n'entre dans notre destinée, nous pourrions nous flatter d'avoir un jour frôlé de près, sinon nos illusions réalisées, au moins l'envers du voile épais qui couvre l'avenir.

Oh ! c'est si peu cela encore, n'est-ce pas, de savoir l'idéal aimé en arrière du rideau, quand au lever une brume opaque nous enveloppe—tel en un matin d'automne—aveuglant ainsi nos anxieuses et affectives confidences !...

Maintenant, sautons en selle, pour couper court à ces réflexions intempestives. Il ne s'agit pas de faire trop de philosophie, car, en cette turbulente "fin-de-siècle," il ne sied pas, il me semble, d'initier le sérieux à aucun genre de sport. D'ailleurs, poursuivons gaiement notre route, puisqu'à notre âge on fait peur au souci. Nos chevaux trotteront prestement jusqu'au manoir où nous causerons de vos nobles ancêtres ; vous chanterez "Musette" aux harmonies de la vague et des vents. J'écouterai jaser les échos malicieux et bavards, et ensemble, nous irons aux kiosques, crayonner notre nom à la suite de l'incohérente ribambelle d'initiales où chaque visiteur aimait autrefois à divulguer un peu de ses espérances, en y mêlant tacitement si vous le voulez, soit la tendresse exquise de l'églologie, soit l'ironie jalouse d'un amour incompris ou vengeur...

Enfin ! comme il fait froid et que je tremble sans vouloir avouer que je suis transi, nous rentrerons chez moi.

Tandis que l'on nous préparera un thé réconfortant, vous fumerez un de vos meilleurs cigares et j'essaierai... d'allumer ma cigarette. Si toutefois la fumée incommodait certains délicats préjugés des aimables lectrices, je solliciterais leur généreux pardon et continuerais, ne leur déplaise, le plaisir d'un premier essai de sport en votre compagnie.

"Honne soit qui mal y pense !"

Lucien des Bois

Vaudreuil, décembre 1899.

BIBLIOGRAPHIE

Le *Paris-Hachette*, indispensable à tous ceux qui habitent Paris, ne rend pas de moins grands services aux personnes qui habitent la province ou l'étranger. Les communications avec Paris sont constantes. A chaque instant, on a besoin d'un renseignement, d'un nom, d'une adresse.

Jusqu'ici, il fallait recourir à des publications spéciales, souvent difficiles, toujours coûteuses à se procurer.

Paris-Hachette a réalisé le rêve de l'*Annuaire Unique* qui n'existait plus.

Il a créé l'*Annuaire Idéal* qui résume en un volume léger, de format maniable, d'un extrême bon marché, les besoins de tous, les renseignements que chacun, sans distinction de profession ni de catégorie sociale, à l'occasion incessante de rechercher.

Paris-Hachette comprend maintenant cinq parties groupées de manière à permettre au lecteur de choisir celles qui lui rendront le mieux les services qu'il attend.

Paris-Hachette est publié en trois éditions ; la première comprend les Adresses des gens du Monde et des personnes exerçant une profession libérale (3 fr. 75) ; la deuxième est celle de l'Industrie et du Commerce (5 fr.) ; la troisième—l'édition complète (10 fr.)—comprend un Dictionnaire illustré de renseignements usuels contenant plus de 480 articles et plus de 800 portraits, 465,000 noms avec adresses, 20,000 nos d'abonnés au téléphone, 1,100 portraits, 100 illustrations diverses, et un grand plan de Paris divisé en carrés.

ÉCHEC COMPLET

Nous étions quatre garnements, de quinze à seize ans, qui n'étions jamais aussi fiers de nos personnes que lorsque nous avions réussi, d'une façon ou d'une autre, à jouer quelque bon tour de notre cru à nos amis les campagnards des alentours.

Connaissant l'esprit superstitieux qui était le fond de caractère du plus grand nombre, pour ne pas dire de tous, c'était surtout la nuit qu'il nous plaisait de faire nos sorties intéressantes.

Parfois l'un jouait la Bête-Blanche, animal mystérieux qui tient le record parmi les animaux de ce genre, dans le pays de Pipriac.

Recouvert d'un drap d'une blancheur plus ou moins immaculée, il allait simplement s'adosser, par une nuit bien noire, contre un arbre ou un talus, dans un endroit où il savait que tel ou tel bon fermier aurait à passer pour rentrer chez lui. Les trois autres dissimulés derrière les broussailles "se payaient silencieusement" de la tête du brave paysan ou poussaient quelques cris lugubres pour l'effrayer davantage. Bien rarement celui-ci s'aventurait il à passer trop près de la forme étrange se dressant immobile au bord du chemin.

Pour comble de plaisir, quelquefois nous nous rendions bras dessus bras dessous chez celui-là même à qui nous avions donné la "frousse," et nous jubilions de l'entendre raconter à sa maisonnée l'aventure terrifiante qui lui était arrivée.

—Ah ! mes gars, j'vous dis que l'cousin (le démon) rôde de nos côtés c'te neu. Ya pas pus d'cinq minutes que j'l'ons rencontré à la barrière du d'maine de l'tang, déguisé en bête blanche. J'vous cache pas qu' j'ons eu pou, à preuve qu'j'en sommes core tout tremblant.

Alors l'un de nous mettait son mot :

—Mais nous avons pourtant passé par là aussi et nous n'avons rien vu.. Comment expliquer ça ?

—Ma fa, j'peux pas vous l'dire, ma. J'sommes tout comme ben sûr que j'l'ons vu, aussi sûr que j'vous vois là.

Une fois cependant ce fut nous qui eûmes peur ! Celui que nous attendions cette nuit-là était un solide gaillard de vingt-cinq à trente ans que rien jusqu'alors n'avait pu effrayer. Il se moquait même le plus souvent de ceux qui racontaient toutes ces histoires plus ou moins fantastiques de revenants et d'animaux mystérieux.

Notre amour propre—le dirai-je—se trouvant blessé de ne pouvoir venir à bout de son intelligence, nous résolûmes de mettre toutes nos batteries les meilleures en jeu et de frapper un grand coup.

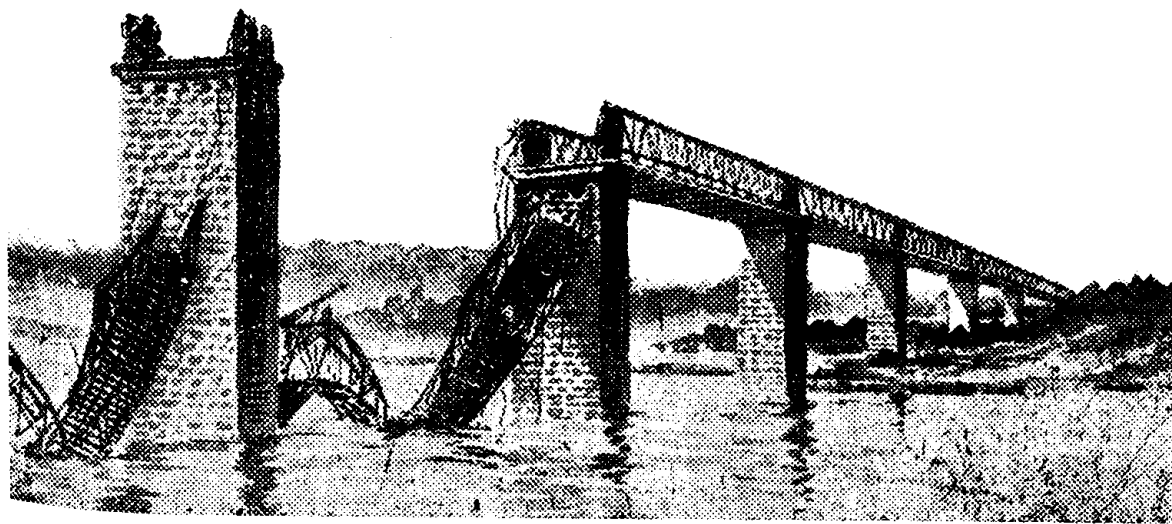
L'un des quatre reçut en conséquence instruction de surveiller notre homme et de venir avertir les trois autres dès qu'il serait certain d'avoir trouvé une bonne occasion pour jouer notre atout.

Un vendredi soir, et qui plus est, un treize, notre camarade vint nous avertir que notre victime, parti voir une de ses "bonnes amies" du côté de la Chénais, rentrerait probablement exceptionnellement tard ce soir là. La nuit s'annonçait devoir être très noire : pas de lune ; de gros nuages noirs et menaçants montaient incessamment de l'est, rendant l'obscurité plus opaque tandis qu'un vent frais, soufflant en tempête, tordait convulsivement les arbres de chaque côté de la route.

L'occasion ne nous parut pas pouvoir être mieux choisie. Aussi décidâmes-nous sur le champ d'aller nous poster à un certain endroit de la route que notre individu devait suivre, où se trouvaient deux hauts peupliers se faisant face, des deux côtés du chemin.

Puis comme nous nous défions pas mal de notre homme, nous agîmes de façon à pouvoir nous en tirer sains et saufs, au cas où notre "truc" ne prendrait pas.

Nous nous étions munis de draps blancs, comme c'était notre habitude dans chacune de nos expéditions nocturnes. Avec ces draps nous entourâmes les troncs des peupliers de façon à simuler deux magnifiques fantômes, ayant soin de façonner deux bras étendus au moyen de deux bâtons à chaque arbre.



LE PONT DE LA RIVIÈRE MODDER, TEL QU'IL SE VOIT AUJOURD'HUI, DÉTRUIT PAR LA DYNAMITE DES BOERS

LA GUERRE DU TRANSVAAL

Au milieu du chemin nous jetâmes quelques pelletes de terre de manière à former un tas plus long que large : nous le recouvrimus aussi d'un drap ; on aurait juré un cercueil laissé là au travers de la route.

Puis revenant à nos peupliers nous creusâmes dans chacun au-dessus du drap un trou assez large pour y fourrer la tête, ce qui ne se fit pas sans peine. A l'ouverture nous appliquâmes une sorte de masque ou carton, ayant soin d'y simuler deux yeux. Dans chaque trou d'arbre nous disposâmes une petite lanterne, et nous étant reculés jusqu'au cercueil supposé, nous nous trouvâmes archi satisfaits de notre besogne. Seulement elle nous avait coûté plus de misère que toutes nos équipées antérieures. Vraiment, il nous fallait une bonne dose d'amour propre pour oser tenir dehors par une nuit aussi noire et aussi froide que celle pendant laquelle nous travaillions alors.

Mais, disons-le, la quasi certitude de notre succès nous payait déjà d'une partie de notre mal.

—Du diable, nous disions-nous, si cette fois-ci notre homme n'a pas peur.

Nous avions à peine fini notre mise en scène, et nous ne venions que de nous cacher derrière l'une des haies, qu'il nous sembla apercevoir notre "type" avançant en plein sur notre barricade de fantômes. Le vent qui soufflait d'une façon inaccoutumée nous avait empêchés de l'entendre s'approcher tout à l'heure. Maintenant il était assez à proximité de nous pour que nous pussions entendre chacune de ses paroles en même temps que ses ricanements dédaigneux.

Il venait en effet d'apercevoir notre pauvre simulacre de bière, et il ne faisait qu'en rire à gorge déployée. D'un pas assuré, il s'avancait et maintenant il se trouvait entre les deux peupliers-spectres. Il commença par enlever le fameux drap du tas de terre avec son bâton et nous l'entendîmes s'écrier :

—Je m'en doutais bien ! Faut-il tout de même qu'il y ait des gens assez simples pour avoir peur de choses pareilles, et d'autres assez bêtes pour vouloir se servir des mêmes moyens pour produire un effet de ce genre sur un homme de ma trempe. Comme s'il ne suffisait pas de se raisonner un tantinet pour comprendre que tout ceci n'est qu'une blague que d'idiots farceurs ont voulu me jouer. Ah ! si je les tenais ces malins-là, on verrait si je saurais leur donner du fil à retordre. Voyons voir un peu si par hasard ils ne se cacheraient pas derrière ce grand escogriffe de revenant avec sa lanterne en guise d'yeux. Houp là !

Ce disant, en deux bonds il avait franchi le côté de la route qui le séparait de la haie dans laquelle nous nous trouvions blottis.

Bien que nous fussions en nombre pour lui résister, nous ne songâmes même pas à le faire ; nous nous levâmes "comme un seul homme" et primes "nos jambes à nos cous."

Lui nous aperçut mais n'essaya pas de nous poursuivre. Seulement nous pouvions l'entendre crier de son ton gouailleur :

—Ohé, les fameux faiseurs de revenants et de cercueils. Qui est-ce qui a le plus peur, vous ou moi ?

Heureusement, il ne nous avait pas reconnus, et voilà pourquoi j'ai dit en commençant que nous l'avions échappé belle, car s'il avait été une fois connu que nous avions été la cause de toutes les terreurs ressenties dans le pays pendant les temps derniers, nos victimes des jours passés ne se fussent pas fait faute de se tourner en bourreaux impitoyables.

Ce fut notre dernier exploit. Ce fiasco complet nous avait complètement dégoûtés du métier.

Et pourtant, le croiriez-vous, notre individu eut beau expliquer son histoire à chacun, prouvant clair comme eau de source, qu'il n'y avait pas le moindre mystère dans son aventure, il ne put réussir à convaincre qui que ce fût.

Bien que de ses compatriotes, l'écrivain breton Pierre Maël ait dit : " Les cervelles armoricaines sont ainsi faites, qu'elles n'acceptent la vérité que sous bénéfice d'inventaire. En revanche, une fois reçue, elles savent la garder "—il arrive très souvent que ces "têtus" ne veulent jamais l'admettre.

A.-H. DE TRÉMAUDAN.

MA PRISON

Dans une cellule grillée de fer, debout sur la dalle froide, entre des murs de pierre, je regardais, accoudé à la fenêtre, la foule qui se pressait dans la rue.

Comme j'aurais voulu me voir libre ! Mais, prisonnier, je me mis à maudire l'humanité, quand c'est elle qui devrait plutôt me maudire. Car c'est un crime contre l'humanité que j'expie dans cette méprisable prison. La haine me gonflait la cœur et empourrait mes joues, lorsque j'entendis soudain les tambours jouer une marche triomphale et clairons et fanfares sonner la réjouissance.

J'écoutai. Je regardai. Une procession défilait, pendant que les cloches à toute volée annonçaient l'arrivée d'un prince de l'Eglise.

Je vis, en effet, la foule se ranger, les curieux accourir, les enfants s'agiter, les têtes se découvrir en s'inclinant. Je restai froid, les yeux rivés sur cette mer humaine qui montait toujours. Je rongais mon frein en songeant à l'injuste inégalité des hommes—différence de sort que j'ai souvent rêvé de niveler par le fer et le feu.

La bête avait décidément repris son ascendant sur ma raison, quand je me rappelai tout à coup qu'à la même époque, il y a vingt-cinq ans, le même spectacle avait frappé mes yeux.

Naturellement, je comparai les jours d'alors avec ma position actuelle et mon esprit se mit à parcourir l'inextricable dédale de mes souvenirs.

J'étais enfant, à peine cinq ans, et l'on célébrait à Ottawa l'entrée d'un nouvel évêque. Je n'étais pas plus mauvais qu'un autre gamin de cinq ans. Rien

n'annonçait alors que je devrais un jour languir dans les prisons. Mais... et je pensai aux amis de débauche, à la fatale boisson, aux nuits d'embuscade et de conspiration contre la société.

Je rêvai longtemps ainsi. Quand je revins à moi, Hull était en feu. Les ombres du soir avaient, depuis une heure, enveloppé la nature, et j'apercevais, des hauteurs de ma fenêtre de fer, une illumination splendide de la ville. Mon cœur s'était naturellement attendri aux souvenirs de ma jeunesse, et je confessais intérieurement mes crimes avec un ferme propos sincère.

Plongé dans un tel amollissement, je sentis mes yeux se mouiller de larmes en présence de ce beau spectacle. Les échos du soir m'apportaient la rumeur de la rue. J'entendais les exclamations des enfants, les petits cris d'admiration d'une amante expansive, les approbations et les commentaires des bonnes mamans. Je voyais défiler, sous les lumières rouges, vertes ou jaunes des transparents, les couples amou-

reux, les jeunes galants en quête d'aventures, les hommes qui discouraient, la foule toujours nouvelle, toujours compacte. J'apercevais au loin l'horizon sombre et, plus près, quelques coupôles se détachant de-ci, de-là, avec des pavillons au vent. Des lueurs multicolores s'élevaient de point en point au-dessus des habitations, indices d'autant de centres d'attractions et de réjouissances.

Fermant à demi mes yeux, je m'amusai à jouir de l'effet produit par cette enfantine expérience. Quoi ! Etais-je tombé dans le sentimentalisme, moi qui, depuis dix ans, n'avais même pas pensé à ma mère !

J'étais, redevenu calme et je me sentais vaincu. Vaincu par l'amour de la vie. La transformation du lion en captivité s'opérait en moi.

De nouveau, je fis un retour sur le passé. Je revis les amusements de mon enfance, je me rappelai les baisers de ma mère, mes années d'école, mes bons amis, mes heures de dévotion au pied des autels, mon premier amour ; je comparai ces inoubliables jours de ma liberté juvénile, aux débordements de joie de la foule qui passait toujours.

Et tous les souvenirs qui remplissaient ma vie se pressaient tour à tour dans mon âme attendrie, nombreux comme le flot qui coulait devant moi.

* Une larme brûlante tomba sur ma joue et me tira de ma torpeur. Je tournai la tête et je me vis seul. Un frisson douloureux me saisit sous l'aisselle et j'eus peur.

Non, je ne maudirai plus la vie. Pendant dix ans, je n'ai point aimé, je n'ai pas vécu. La foule qui passe et qui s'enflamme devant le beau, à qui il reste une âme impressionnable et des sentiments idéaux, la société en un mot aime et vit, et vivra tant qu'elle aimera.

J'étais désormais convaincu que la prison est nécessaire pour donner l'occasion aux âmes sèches et stériles, le fléau de l'univers, de réfléchir à un moment donné sur la beauté et les bienfaits de la société. Mais la prison est dorénavant pour moi un supplice épouvantable, car le cœur et la raison ont repris leur ascendant. C'est ma prison que je maudis maintenant et le jour de ma délivrance verra le retour au bercail d'une brebis longtemps égarée.

UN PRISONNIER.

Hull, janvier 1900.

Une longue réflexion refroidit le courage et rend l'homme timide.—JULES CÉSAR.

Les bons chrétiens qui travaillent à sauver leur âme sont toujours contents ; ils jouissent par avance du bonheur du ciel, et ils seront heureux pendant l'éternité. Tandis que les mauvais chrétiens qui se damnent sont toujours à se plaindre ; ils murmurent, ils sont tristes, ils sont malheureux, et ils le seront pendant toute l'éternité. Quelle différence ! Abbé DARRAS.



AU CLOITRE



DANS LE MONDE

les
qui
ment
out
des
fort
rent
dre,
ent

inte
de
rre,
rait

i se
être
aire
ble,
des
dun
é de
fut
san-

par-
erre
ette
des

voix

lou-
su-

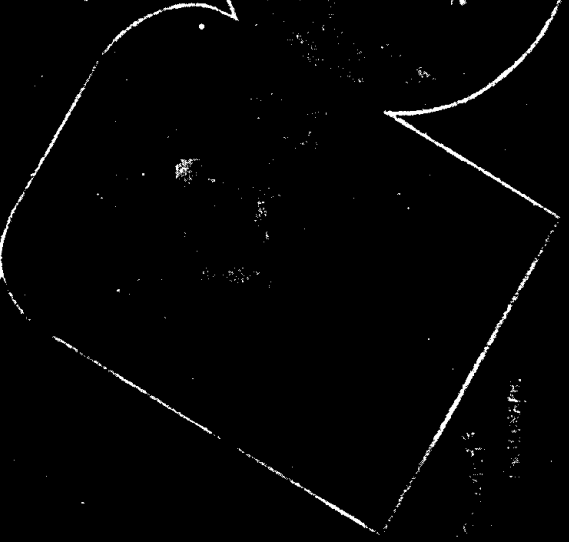
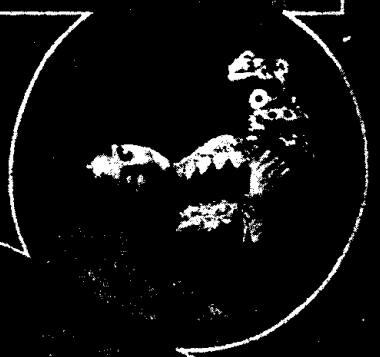
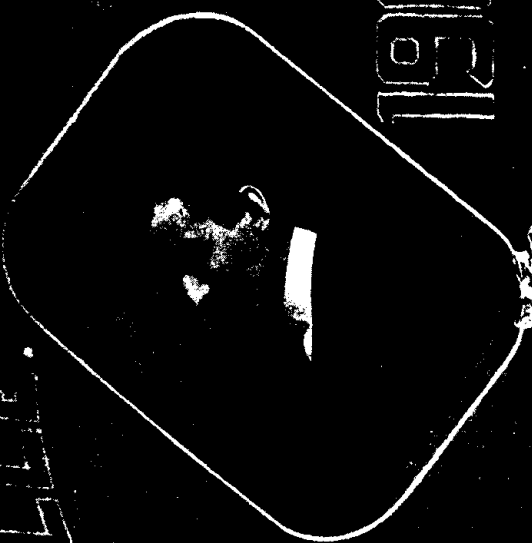
on ;

otre

RY

1900

FAMILLE



1900

FLORENCE

Légende historique du Canada, par Rodolphe Girard

Illustrations de Geo. Delfosse

—Dis, dis, ma fille, fait le notaire en lui posant sur la tête sa main osseuse.

—Eh bien, père, hier soir je revenais de chez Mlle Brunel, où j'étais allée essayer une robe de bal. On m'a attaquée. C'est ce qui explique la présence du jeune homme que vous avez vu à votre porte.

—Comment ! s'écrie Me Drusac en se levant d'un bond, les poings fermés et blême de colère. Ce jeune homme aurait-il osé...

—Non, père ; sans son héroïsme, vous auriez aujourd'hui un irréparable malheur à pleurer le reste de vos jours. Ce noble inconnu m'a sauvée. Il m'a arrachée de l'étreinte d'un vaurien. Grâce à lui, je suis encore à vos pieds telle que vous m'avez toujours connue. Les colombes, qui viennent becqueter leurs grains de blé dans le creux de ma main, ne sont pas plus pures que e fond de mon cœur !

—Son nom ? demanda le père avec transport, son nom, que je cours sur-le-champ remercier ce brave garçon et lui exprimer tout ce que ressent en ce moment un cœur paternel.

—Son nom, mon père, je l'ignore. Je n'ai pas osé lui demander.

—Tu as bien agi, ma fille, mais c'est dommage tout de même. Est-il grand, petit ? Comment est-il, beau, laid ?

—Une taille de héros, une figure de prince.

Et elle rougit.

—Oh ! ho ! Mais qu'as-tu donc ? Te voilà rouge comme une cerise.

—Oh ! rien.

Le notaire, tirant sa montre, dit :

—Il est dix heures et j'ai des courses à faire. Voyons ce qu'il y a sur cette feuille.

Soudain il se frappe le front :

—Par Crésus ! et ces invitations que j'allais oublier ! Il est vrai que je n'en ai plus que quatre ou cinq. Mais tout de même, ce sont des jeunes gens de bonnes amilles, qui rehaussent l'éclat d'une fête. Et celui-ci, Hubert Rolette, c'est un jeune journaliste et un écrivain de talent sans doute. Demain, il parlera longuement de cette fête, de son succès et de toi, ma fille. Fais-toi belle, ce soir, plus que jamais. Je me charge du reste. Viens m'embrasser, ma chérie. Un autre... un autre... encore un autre !

Le notaire prend son castor, qui a l'air d'un chat qu'on sort de l'eau, sa grosse canne, un vrai gourdin de meurtrier, et sort en geignant contre ses rhumatismes.

Florence demeure seule avec ses pensées.

Elle se réfugie dans son boudoir, d'un cachet d'extrême élégance féminine et d'un suave parfum de bien-être. Retraite où l'homme ne pénètre qu'avec une certaine curiosité et un certain respect, comme l'idolâtre qui franchit le seuil du temple de ses déesses rempli de mystères.

La jeune fille se laisse tomber dans un fauteuil capitonné de velours olive. Ses pieds reposent tout près de l'âtre. Les flammes d'une grosse bûche pétillent joyeusement, car le vent se fait froid au dehors. Elle cache son menton dans sa menotte. Les yeux dans le vide, elle se laisse bercer par ses rêves.

Il y a trois mois à peine, elle était sur les bancs nus du couvent, sous la plus stricte surveillance, renfermée, cloîtrée pour ainsi dire, entre quatre murs tristes et menaçants comme des chiens de garde.

No 3

Seul, le spectacle du dévouement et de la foi se présentait à ses regards.

Maintenant, voilà que tout à coup, comme au contact de la baguette enchantée d'une fée, tout change. L'enfant se voit libre. Libre au sein de ce monde tant béni par ceux-ci, tant maudit par ceux-là. Où il faut parfois, le cœur rongé par un serpent au dard aigu et cruel, présenter un visage riant et content. Il faut tromper les regards les mieux exercés. De la comédie, encore de la comédie, toujours de la comédie !

Florence était modeste, non de cette modestie qui veut que l'on ignore ses qualités et ses charmes, mais les fait supporter, aimer même par ceux qui nous entourent. Trop souvent, hélas ! ils sont un objet de mépris et d'envie.

Aussi, reconnaissait-elle sans peine qu'elle serait la proie des fêtes mondaines. On la flatterait, on l'adulerait, on l'accablerait de paroles mielleuses, antipodes des sentiments retranchés derrière les replis impénétrables du cœur.



Florence en costume de bal

Un sourire de mépris erre sur ses lèvres, qui se plissent en une moue dédaigneuse. Ce sourire fait bientôt place à un sourire singulier.

Une image, entourée de l'auréole de l'amour, vient de surgir dans sa pensée. De peur de la voir s'évanouir, elle ferme les yeux. Elle revoit ce jeune homme. Ne lui avait-il pas rappelé, la veille, ces hommes tant vantés de l'histoire qui, à la taille et à la beauté d'un héros, joignaient la délicatesse et la grâce d'une femme ? Le reverrait-elle jamais celui qui, du premier coup, avait enchaîné son cœur, comme ces sites admirables de la nature qui, dès qu'on les a vus une fois, nous transportent d'admiration et laissent en nos âmes un souvenir ineffaçable ? Et n'en venait-elle pas même à regretter la discrétion de cet homme qui lui avait caché un nom qu'elle eût redit cent fois avec amour et reconnaissance ?

—Eh bien ! ma fille, ne dirait-on pas que tu attends ta sentence ? Par Crésus ! tu n'as pas l'air d'une fille qui va voir son front couronné des lauriers du succès ce soir !

Florence, qui n'était plus de ce monde, laissa

échapper un cri de surprise. Ses joues veloutées se couvrirent de pourpre. Elle eut peur que son père n'eût pénétré l'objet de ses pensées.

—Comment, père, vous voilà déjà ? fit-elle, en s'élançant au devant de lui, et en lui présentant son front.

—Comment, déjà ? Mais il y a une heure que je suis parti. Tu es flatteuse, toi ? heureusement qu'Annette n'est pas aussi rêveuse que toi, ma chérie. Sans cela, je le crains bien, nous serions souvent obligés de nous contenter de pain et d'eau, comme deux vertueux cénobites.

Il est six heures, Florence sonne la servante pour sa toilette. L'enfant de Me Drusac n'était pas orgueilleuse, moins encore coquette. Mais ce soir-là, elle voulait être belle, la plus belle. Son père le souhaitait, et en ressentirait un plaisir extrême.

Resplendir comme la lune au milieu des myriades d'étoiles qui pourtant scintillent avec tant de gloire dans le calme de la nuit, quel bonheur pour une jeune fille !

Il y avait aussi en elle ce sentiment inné chez la femme. La plus humble, même la plus pauvre, prise un bijou aussi haut que le pain qui la soutient.

Annette lui met une robe de satin rose qui laisse apercevoir à l'œil émerveillé des épaules arrondies et d'une blancheur de lait. Ses bras semblent ciselés par le ciseau d'un Phidias. Le regard audacieux et impudique de cette tête de Vénus est remplacé par une flamme douce et chaste. Les contours harmonieux de sa taille sont heureusement emprisonnés dans cette robe de bal.

Annette se joint les mains et ouvre de grands yeux.

—Que vous êtes belle, Mamzelle Florence !

—Allons donc ! vas-tu me faire la cour, maintenant ?

Leurs éclats de rires sont interrompus par trois légers coups frappés à la porte de la chambrette.

—Entrez.

—Ho ! la, la, Dorilla ! Enfin, te voilà ressuscitée ! J'étais à la veille de diriger mes pas vers le cimetière... Mais sans doute ! Prier et pleurer sur ta tombe, il ne me restait plus que cela à faire. Sans cœur, viens ici, que je t'embrasse.

La jeune gazelle aux yeux d'acier obéit avec plaisir. Elle s'embarrasse dans les rubans, les boîtes, les jupons, les miroirs, les chaises, les souliers, qui forment un charmant tohu-bohu.

Ce péle-mêle eût atterré un homme. Une femme s'y sent aussi chez elle que le poisson dans l'eau.

Dorilla se jette dans les bras de son amie de couvent et de cœur. Elle la couvre de baisers et laisse tomber à ses pieds un énorme bouquet de roses-thé blanches et rouges.

—Regarde, ma chère, ces belles roses que je t'ai apportées pour mériter mon pardon. J'y tiens autant qu'à mes jours. Et mes jours donc, si j'y tiens ! Vois, j'en pique deux des plus belles dans tes cheveux, et j'en place d'autres à ton corsage. Oh ! que c'est gentil. Ma chère Florence, je suis jalouse de te voir si ravissante. Tu effaces la fraîcheur de ces fleurs. Méchante, va ! tu ne nous laisseras seulement pas la gloire de la lutte !

—Prends garde ! Dorilla ! Te rappelles-tu cette bonne mère, sœur Jésus-Marie, qui avait coutume de nous dire que les amis qui nous flattent ne sont pas nos amis ?

—Mais je ne te flatte point, puisque je te dis la vérité. Cruelle, tu ne crois pas en mon amitié. Moi, j'ai foi en la tienne.

—Allons, allons ! ce n'est pas le temps de nous quereller, bien que les petites querelles entretiennent l'amitié. Que tu as une belle robe ! Ce rose, ma chère te sied à merveille, et je n'ai qu'à bien me tenir sur mes gardes. Où as-tu acheté tes...

Soudain une clameur terrible s'élève de la rue. On entend des cris d'effroi, des appels au secours :

—Sauvez-le, sauvez-le, il est mort !...

Les deux jeunes filles accourent à la fenêtre. Elles voient un cheval emporté. Il n'y a qu'un homme dans la voiture. Il ne peut plus maîtriser la bête effrénée. Quelques secondes de plus, et ce sera un désastre. Le

fougueux coursier va s'abattre sur un bâtiment en pierre. Le malheureux va être projeté sur le sol.

Mais, rapide comme l'éclair, un jeune homme s'est élancé et s'est posté au milieu de la rue. La foule est muette et pétrifiée.

D'une main, le jeune audacieux saisit le coursier par la bride, de l'autre, il lui comprime les naseaux fumants.

Le cheval s'arrête.

Le brave garçon a été traîné l'espace d'une couple de verges. Voulant échapper à l'ovation et aux frénétiques applaudissements des spectateurs, il disparaît dans la foule.

Dorilla a reconnu l'homme à la voiture.

—Ton père, s'écrie-t-elle.

Florence a vu son père également.

Mais elle en a aperçu un autre en même temps.

—C'est lui ! répond-elle, comme dans un écho.

IV

JE T'AIME !

Le grand salon de Me Jean Drusac.

Des centaines de bougies posées comme des sentinelles. Dans un coin, un piano. Ici des statuettes, là des tableaux. Une cheminée monumentale, gigantesque, dans laquelle trois grosses bûches de hêtre à demi consumées. Et les fleurs, donc ? Que de fleurs ! Que de fleurs ! Ici, là, partout : on dirait un parterre ! Un arôme suave s'en exhale, une atmosphère embaumée, des lumières éblouissantes à force d'être nombreuses.

Les couleurs riches et brillantes des robes de bal se mêlent dans une douce harmonie. Les pierreries lancent leurs feux de toutes parts.

Un délicieux frou-frou de jupes de satin et de soie. Quelques élégantes, dont les corsages sont généreusement décolletés, exhibent avec complaisance et avec une pudeur qui fait rire, des épaules blanches aux contours rebondis ; quelques maigrelettes donnent à l'humanité l'exemple d'une résignation admirable, en laissant apercevoir à l'œil... déçu, des épaules menaçantes qui ressemblent aux cônes tronqués d'un professeur de géométrie.

Les invités sont très dignes et un peu froids dans leurs habits de bal. La conversation, d'abord contrainte et timide, s'anime et se généralise.

Florence Drusac serait, sans contredit la reine et l'héroïne de la fête. Cela se voyait ; elle était ravissante. Sans autres ornements que les fleurs qu'elle portait dans ses cheveux et à son corsage, elle n'en paraissait que plus belle. Ses joues, d'ordinaire un peu pâles, s'étaient recouvertes d'une teinte rose. On ne fait pas ses débuts tous les jours, il est bien permis de rougir un peu. Sous le jeu des lumières, ses yeux avaient la transparence des ondes cristallines du ruisseau reflétant le sombre feuillage de la rive.

La jeune fille est assise sur une causeuse. Un peu étonnée de ce spectacle, elle ne voit pas tous les regards fixés sur elle.

Tout près est un jeune beau, un *frisé*. Frisé, pommadé, huilé, graissé, la moustache tortillée comme la queue d'un *pug*, le monocle à l'œil et les mains chargées de diamants comme une femme, il minaude.

Florence sourit par obligeance.

(A suivre)

ZOUAVES PONTIFICAUX

A l'assemblée générale de l'Union Allet (les zouaves pontificaux du Canada), assemblée tenue à l'hôtel Riendeau le 29 janvier dernier, il a été procédé à la reformation du Bureau, si cruellement éprouvé par la mort de son président général S. H. M. B.-A.-T. de Montigny et de son secrétaire général, M. J.-A. Martin, rédacteur en chef du *Journal*, de Montréal.

Furent élus par acclamation : Président général M. le Commandeur A. La Rocque ; vice-président général M. A. Rouleau, rédacteur au *Courrier du Canada*, président du Comité de la Presse à l'Assemblée légis-

lative, à Québec ; assistant - secrétaire général, M. Sauvé ; trésorier général M. Plamondon, directeur de la Banque d'Épargne, rue Sainte-Catherine, à Montréal ; secrétaire général M. Firmin Picard. Furent ensuite nommés par acclamation également, les Conseillers généraux suivants : MM. le Commandeur G.-A. Drolet, Hurtubise, le Chevalier Prendergast, Bédard, Léon des Carries, le Chevalier C.-A. Vallée, Dr H. Desjardins, M. Sauvageau, Ch. Lebel, E. Branchaut, Alfred Sénécal, E.-A. Desormeaux, Chagnon et Coutlée.

Enfin, furent élus à l'unanimité : Président de la section de Montréal M. A. Langevin, en remplacement de M. L. Forget ; Président de la section du Manitoba, M. Cormier, de La Salle, Man., qui assistait à l'assemblée. Les autres sections restant constituées telles qu'elles le sont.

L'assemblée, par une pensée de grande délicatesse de M. Riendeau propriétaire de l'Hôtel, avait lieu dans le salon qui fit partie de l'appartement occupé par l'illustre Général de Charette lors de son voyage au Canada. L'assemblée vota de vifs remerciements à M. Riendeau qui ne voulut même pas faire payer l'usage du salon.

Par ordre du Bureau,
Le secrétaire général,
FIRMIN PICARD.

LE SOLDAT BOER

(Voir gravure)

Le Boer-type est grand, campé droit sur son cheval ; coiffé d'un feutre, il est chaussé de bottes, vêtu de solide laine ; il porte sa cartouchière en écharpe. Sa barbe est forte et grisonnante. Ce n'est vraiment le Boer-type que s'il est presque un vieillard : il faut qu'il soit aïeul, qu'il ait une dizaine de fils pour l'accompagner à la guerre, tandis que ses petits-enfants aident leurs mères à faire la moisson ; mais c'est un aïeul très vert, lesté et robuste, dont le coup d'œil est sûr, dont la main n'a pas un tremblement, et qui n'égaré pas une des balles de son Mauser.

Tel est le Boer que représente notre gravure de première page. Et pourtant, nous n'avons pas composé son image en réunissant complaisamment les éléments que nous venons d'énumérer ; nous avons simplement choisi une photographie entre beaucoup d'autres. Ils sont des milliers comme celui-là devant Ladysmith et devant Kimberley.

THÉÂTRES

MONUMENT NATIONAL

Salle archi-comble pour l'audition du *Maître des Forges*. C'est un succès sans précédent dans les annales des Soirées de Famille. C'est d'un bon augure pour la saison actuelle, car chaque soirée a été un progrès sur la précédente.

Nous en sommes fiers au point de vue national, car cela démontre que nous pouvons réussir dans cette voie comme dans toutes celles où nous sommes entrés en lice.

Il n'y a qu'une chose qui fasse défaut, suivant nous : c'est la longueur déplorable des entr'actes. Pas n'est besoin, il nous semble, lorsqu'on joue des drames de quatre ou cinq actes de faire jouer l'orchestre et chanter durant quinze ou vingt minutes après chaque acte. Si l'on continue ainsi on forcera des gens qui demeurent au loin à rester chez eux.

Pour la semaine prochaine, on nous annonce *La joie fait Peur* un pur chef-d'œuvre, et *Otez vos filles S. V. F.*, une désopilante comédie.

Ce spectacle fera diversion avec les précédents et plaira, nous n'en doutons pas, aux personnes qui aiment les douces émotions et le rire délicat.

A jeudi, le 15 février courant.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

La semaine prochaine, on jouera à ce théâtre *Michel Strogoff*, pièce de Jules Verne, dramatisé par Ad.

d'Ennery. Ces deux maîtres ont bâti un drame émouvant, un des plus merveilleux qu'on ait joué dans ces dernières années à Paris. L'interprétation de cette pièce est toute particulièrement remarquable aux Variétés, car la plupart des artistes ont les rôles qui leur conviennent. Ainsi M. Terdie fait un magnifique Michel, il en a la prestance, la chaleur et l'enthousiasme.

Palmieri est un traître brutal avec toutes les ruses et les lâchetés. MM. Labelle et Ducastel ont de l'autorité dans leurs personnages respectifs. Mais la gaieté de la soirée sera confiée à MM. Darcy et Godeau, journalistes anglais et français, sans cesse en guerre et cependant bons amis. Les femmes sont : Mmes de Lasablonnière, Duvernay, Béragère, etc. Elles sont toutes excellentes. Quant aux costumes, aux décors, ils sont selon les indications suivies à Paris. La mise en scène sera surtout remarquable par son pittoresque et son réalisme. Avec *Michel Strogoff*, la direction des Variétés est sûre de faire venir à son établissement toute la population de notre ville. Aux entr'actes, vaudevilles superbes.

CONSEILS PRATIQUES

Quand manger les fruits.—Autant que possible, on doit manger les fruits avant et non après les repas. Ils exercent leur effet médicinal seulement si on les prend à jeun. Le meilleur temps est avant le déjeuner.

Pour laver les cravates ou les rubans de soie.—On se sert d'eau de pommes de terre que l'on obtient en râpant des pommes de terre crues et en les pressant. Les tissus de soie lavés à cette eau se nettoient très bien, ne perdent rien de leurs couleurs et acquièrent un brillant particulier. Le savon devient ici inutile.

Moyens de rendre plus résistants les verres de lampe.—Pour rendre les verres plus résistants à la chaleur, on les recuit. Un moyen très simple de les recuire consiste à les mettre dans une bassine ou dans une casserole remplie d'eau froide, que vous faites chauffer graduellement ; quand l'eau bout, retirez du feu et laissez les verres dans l'eau jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait refroidie. Vos verres ainsi recuits casseront beaucoup moins. Il est bon également quand on allume une lampe, d'avoir soin que le verre ne soit pas humide, ou l'on risque huit fois sur dix de faire claquer le verre. Il faut surtout lorsque la mèche s'allume, ne la monter que graduellement afin que la chaleur chauffe le verre lentement. Pour éviter de casser les verres de lampe, il faut éviter de leur faire subir une transition brusque de quelque manière qu'elle se produise, du froid au chaud et vice versa.

JEUX ET AMUSEMENTS

METAGRAMME

Je gronde avec fracas, je suis un vrai tonnerre ;
Quand mon cœur est changé, je suis Romain austère.

LOGOGRIPHE

Tel qui se croit bientôt au faite du bonheur,
Est par moi tout à coup plongé dans le malheur,
Je traîne, avec six pieds, ma funeste existence,
J'accable l'infortune et même l'opulence.
En me décomposant, lecteur, tu peux trouver
Ce qui vient, en dormant, souvent te présenter
De l'ami préféré la plus flatteuse image ;
Sur un châssis ce qui fait croître le feuillage ;
Ce qui sert de défense à l'oiseau carnassier ;
En voiture souvent qu'on craint d'éprouver ;
Ce qu'on fait au marmot qui laisse sa nourrice ;
J'en ai déjà trop dit, il faut que je finisse.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 822
Charade.—Rosaire.

RENSEIGNEMENTS DIVERS

L'anarchie

Nous trouvons cité, dans la *Mosaïque historique* et littéraire du *Musée de Famille*, le trait suivant emprunté à Plutarque :

« C'était un usage constant chez les anciens Perses, dit le vieil historien moraliste, qu'à la mort d'un roi, la nation fût livrée pendant cinq jours aux désordres de la plus complète anarchie. Le vol, le meurtres, tous les délits, tous les crimes s'y commettaient impunément. Il ne fallait pas un long terme aux peuples pour sentir que l'anarchie était de tous les états le plus pernicieux, et ils n'en recouraient qu'avec plus d'empressement à l'autorité d'un monarque. »

Sage leçon

L'empereur de l'Inde, Nouchirvan, dit le Juste, étant un jour à la chasse, voulut manger du gibier qu'il avait tué. Rien n'était plus simple que d'allumer du feu et de faire rôtir ce gibier sur place. Par malheur, on n'avait point de sel pour assaisonner cette viande.

L'empereur ordonna d'en aller chercher au village le plus proche, et d'avoir soin de payer le marchand.

—Ce n'est vraiment pas la peine ! dit un des coursans. Quel mal arriverait-il, si le roi se dispensait de payer un peu de sel ?

Nouchirvan ayant entendu cette remarque, répondit :

—Quel mal ? Je vais vous le dire. Si l'empereur cueille une pomme dans le jardin d'un de ses sujets, le lendemain, les courtisans, qui se font toujours un devoir d'exagérer la pensée ou les actions du maître, couperont les pommiers et tous les arbres du jardin.

Ou vit-on le meilleur marché

Après avoir fait des recherches très soigneuses, un statisticien émérite a découvert que Vienne était la ville où les objets de première nécessité coûtent le moins cher en fait de nourriture.

A Madrid la vie est très coûteuse, le pain, la viande, le sucre, le charbon atteignent des prix élevés. Il en est de même à Saint-Petersbourg où l'on considère le pain blanc comme un luxe au-dessus des moyens de la classe ouvrière. Bruxelles rivalise avec Vienne pour le bon marché. Paris est plus cher, Londres plus encore.

En moyenne, un Anglais dépense par année pour sa nourriture 240 fr., un Français 235 fr., un Allemand 210 fr., un Espagnol 165 fr., un Italien 120 fr., un Russe 115.

L'Anglais mange, par an, 55 k. de viande, le Français 40 kil., l'Allemand 30 kil., l'Italien 12 kil., le Russe 25 kil.

Quant au pain, c'est le Russe qui tient la corde avec 295 kil. environ par an, ensuite viennent le Français 245 kil., l'Espagnol 215 kil., l'Allemand 205 kil., l'Italien 180 kil. et l'Anglais 130.

Le sommeil des souverains

C'est le tsar qui possède les chambres à coucher les plus luxueuses. Il s'endort rarement avant le matin et se lève tard.

Trait particulier : le tsar abhorre les ténèbres et ne peut dormir sans que les lampes électriques de sa

chambre soient toutes allumées ; il n'en est protégé que par le rideau de soie de son lit.

L'empereur d'Allemagne dort dans un lit très étroit, assez semblable à celui du vieux Guillaume ; mais là s'arrête la comparaison, car, contrairement à son illustre aïeul, les draps sont d'une toile extra fine, et un édredon de soie le recouvre. Guillaume II se retire généralement vers onze heures et se lève à cinq heures du matin. Il dort six heures d'un sommeil des plus légers.

Le roi d'Italie jouit de huit heures de sain et profond sommeil sur une paille des plus rudes, ornée de draps de toile grossière et d'un oreiller fort dur.

Léopold de Belgique va se coucher très tard, car c'est le soir qu'il écrit. Il ne saurait supporter de l'air frais dans sa chambre à coucher, et il repose sur un lit de plume si doux que Sa Majesté s'y enfouit complètement.

L'odeur de la terre

Tout le monde sait que la terre, humectée ou fraîchement remuée, dégage une odeur particulière, dont on a bien souvent recherché la cause sans y réussir d'une manière absolument satisfaisante. La revue *Knowledge* vient de publier sur ce sujet un travail intéressant et que signale la *Revue Scientifique*. D'après l'auteur de cette notice, M. Clarke Nuttall, cette odeur est due, à n'en pas douter, à la présence de bactéries qui ont été étudiées dans ces derniers temps, les *cladotrix odorifera* qui se trouvent dans la terre, massées en colonies d'une apparence d'un blanc laiteux. Individuellement, les bactéries sont incolores, en forme de cordon ; elles augmentent numériquement en se subdivisant d'une façon continue en deux dans le sens de leur longueur et produisent un gaz qui, en se volatilisant, donne l'odeur spéciale que l'on connaît.

Le *cladotrix odorifera* est capable de résister à des périodes prolongées de sécheresse ; son développement s'arrête alors, mais sa vitalité reste latente et l'arrivée de l'eau suffit à lui rendre sa vigueur.

Pourtant l'humidité est une condition nécessaire de vie active ; c'est pourquoi, sans doute, l'odeur de terre est surtout perceptible après la pluie ; du reste, le produit odorant sécrété se comporte comme l'eau pour la vaporisation. De même, l'odeur plus nette pour la terre fraîchement remuée s'expliquerait par le fait que la terre est plus humide dans les couches sous-jacentes qu'à la surface et que, ces couches étant amenées à l'air, il se produit une évaporation plus active.

L'œuvre utile

Il y a des œuvres de toutes sortes. La charité est aujourd'hui plus ingénieuse que jamais à venir au secours de toutes les douleurs et de toutes les infortunes.

Quelle est l'œuvre utile ?

—C'est le soulagement des vieillards, dit la Petite Sœur des Pauvres, car en quêteant pour eux, je leur donne le pain des derniers jours et je leur ouvre le ciel.

—C'est vrai.

—Mais il n'y a pas au monde que des vieillards, répond le Frère de saint Vincent de Paul, il y a des enfants dont il faut faire des chrétiens, et pour cela il faut des écoles et des patronages.

—C'est vrai. Mais il n'y a pas au monde que des enfants.

—Il y a la famille entière, dit la Conférence de

saint Vincent de Paul. Nous atteignons les familles pauvres, et avec le bon pain nous donnons la bonne parole.

—C'est bien, mais il n'y a pas que des familles pauvres, il y a des ouvriers, il y a des commerçants, il y a des rentiers, qui ont tous besoin de l'aumône la plus indispensable : celle de la vérité.

Pour eux, direz-vous, il y a le prêtre dans la chaire. Hélas ! ils ne vont plus l'entendre. Reste la bonne presse : le seul moyen d'aller à tous, à l'enfant, au vieillard, au pauvre, à l'ouvrier, au commerçant, à tous.

Donc, va pour la bonne presse.

PROPOS DU DOCTEUR

INFLUENCE DU MORAL SUR LE PHYSIQUE

Commençons par une anecdote. Un professeur d'une université quelconque apporte dans une bouteille, soigneusement ficelée et étiquetée, de la vulgaire eau distillée, dépose avec un soin infini son précieux fardé sur la table qui est devant lui et s'exprime en ces termes : « Messieurs, permettez-moi de faire sur vous une expérience. Je voudrais étudier la rapidité avec laquelle les odeurs se diffusent dans l'atmosphère. J'ai là dans cette bouteille un produit très odorant que vous ne connaissez certainement pas, car il est nouveau. Je vais en répandre quelques gouttes sur une assiette et vous voudrez bien m'aviser chacun du moment où l'odeur vous arrivera en levant la main. » Quinze secondes exactement après que l'eau fut versée, le premier rang des auditeurs manifesta qu'ils percevaient l'odeur, puis très rapidement l'odeur fut sentie par toute la salle. Il y eut même quelques auditeurs qui demandèrent que l'expérience cessât le plus rapidement possible, car l'odeur les incommodait. Voilà une expérience qui mieux que tous les discours vous démontrera l'influence du moral sur le physique. Il est des malades imaginaires qui sont malades par le seul fait qu'ils se croient malades. Il suffit de leur persuader qu'ils sont bien portants pour les voir aussitôt revenir à la santé. Ceci est vrai surtout pour toute une série de maladies nerveuses.

GRAVURE-DEVINETTE



Oh ! quelles coliques !... Où est donc la femme qui vend ces bouteilles, que je lui en achète une, afin de me guérir ?



Elle m'aime,



un peu,



beaucoup,



passionnément,



pas du tout !

—Les campagnes sont en quelque sorte, le laboratoire où se créent les forces du bien.

—Nous voyons qu'il faut 2,300,000,000 de boisseaux de blé, pour chaque douze mois, pour le pain du monde entier.

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales, la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse, et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal. W.-A. NORRIS, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y.

TRISTE AGENCE

La phthisie, la pneumonie, la consommation, agence redoutable qui peut procéder d'un rhume, même léger. Le *Baume Rhumal* nous sauve de tout cela.

SI VOUS SOUFFREZ

De la Grippe ou de quelques autres maladies de la Gorge ou des Poumons, prenez le "VIN MORIN CRÉSO-PHATES." C'est le seul remède qui vous guérira. Conseillez-le à vos amis malades de la Grippe. Se vend partout.

GROS ET GRAS MAIS FAIBLE

Vous êtes gros et gras mais faible; votre respiration est pénible; c'est la preuve qu'il vous faut prendre sans délai les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard.

GUÉRIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte.

LE VIN DES CARMES EN AFRIQUE

Si le Vin des Carmes n'atteint pas une suprématie populaire, ce ne sera certainement pas la faute de ses entreprenants dépositaires au Canada. MM. A. Toussaint & Cie, de cette ville, qui en font distribuer des échantillons gratuits à tous les médecins et pharmaciens du pays, à mesure qu'ils éendent leur champ d'opérations. A l'heure qu'il est, la renommée du Vin

des Carmes est en route pour l'Afrique, et voici dans quelles circonstances. Quelqu'un du second contingent canadien rencontre un jour M. Toussaint et lui dit: votre Vin des Carmes, que je vois dans tous les journaux, qu'est-ce que c'est que ça? Ah! vous ne le connaissez pas encore? répondez le marchand de vins; eh bien! vous allez le connaître. Et le jour même, il va offrir quelques caisses de Vin des Carmes au major Ogilvie qui les accepte pour distribution à ses soldats, et dès le lendemain, ce joli cadeau était expédié au contingent à Halifax.

La Grande Librairie Fauchille

1712 rue Sainte-Catherine.

Cette importante maison, vient de recevoir une consignment de tous les grands **ALMANACHS FRANÇAIS**, qui surpassent tout ce qui a été importé en ce genre à Montréal depuis longtemps.

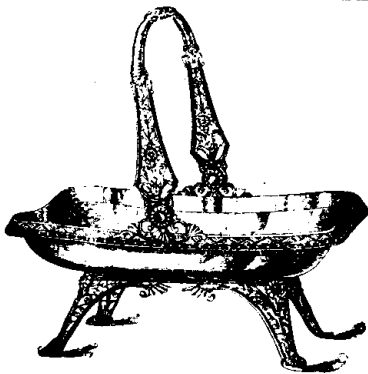
La maison Fauchille est en correspondance directe avec toutes les principales maisons de France et de Belgique.

Almanachs! Almanachs!

Voici quelques-uns des prix de ces Almanachs: Hachette, 40c, 60c, 90c, et \$1.15; du Drapeau, 40c, (par la poste 45c.) 60c, et 80c. L'on y trouve aussi les Almanachs Vermot et Dupont. Les commandes par la poste sont promptement remplies.

L'Almanach Illustré, 100 gravures; aussi les Almanachs, des Devinettes pour rire, des Calambourgs, des Songes, du Magicien, des Salons, de la Bonne Cuisine, de la Politesse Française, du Farceur, des Gasconnades, des Jeux de Société, etc.

15 cents chaque et 17 cents par la poste.



Vieilles argenteries remises à neuf à prix raisonnables.

"La Royal Silver Plate Co."

Plaqueurs en Or et en Argent

No 40, côte St-Lambert

Tel. Be'1: Main 1397

Au Louvre



L'Intérêt se Continue encore

Ce qu'il y avait d'intéressant pendant le mois de Janvier, c'était l'inventaire et la Vente à Réduction.



Pendant le mois de février, l'intérêt se concentrera sur une Vente Spéciale de Février avec de Nouvelles Marchandises, qui seront sacrifiées parce qu'elles ont été achetées au prix des Jours. Parmi ces marchandises de saison qui seront profitables à acheter, nous mentionnerons:

Les Broderies et Dentelles, dans toutes les largeurs et tous les patrons imaginables, soit pour Garnitures de Trousseaux, de Robes ou d'objets de fantaisie.

Aussi - Des lots spéciaux de Coton Blanc (Shirting) en coupons appropriés pour lingerie - et pour Draps de lit, 36 pouces de largeur et 8-4, 9-4, 10-4.

Notre Lingerie fera Fureur

Dans la Lingerie, la Mode a son mot à dire comme dans tout autre vêtement. Celle que nous offrons est toute nouvelle en style et en garniture. Les prix de cette importation sont moindres que ceux des autres importations, à cause de la hausse. Profitez des bas prix et achetez maintenant chez nous ce qu'il vous faudra en fait de

Robes de Nuit, Cache-Corsets, Chemises, Caleçons et Jupons.

AU MOINS, VENEZ LES VOIR!

Bouts de Pièces et Coupons d'Etoffes à Robes

Sacrifiés à 50c. dans la Piastre.

Les étoffes qui se vendaient en pièces à 25c. sont réduites à 12½c., celles de 50c. à 25c., celles de 75 à 32½c., celles de \$1.00 à 50c. et ainsi de suite. Il en est de même pour tous nos MANTEAUX; ils sont offerts à 50c. dans la piastre.

Une Revue Generale

a été faite dans les départements pendant l'inventaire, et tous les coupons sont maintenant en vente à des prix de sacrifice. Pour de petits comme pour de gros achats, tout le monde est bienvenu Au Louvre.

N. TOUSIGNANT, Prop.

295, rue St-Laurent

Monuments Funéraires

En Marbre et Granit. -- --

Ouvrages de Bâtisses et de

Cimetières. — Tous Genres. -- --

J. Brunet, Côte des Neiges

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

Trestler, Globensky & Martel,

...DENTISTES...

No 1920, rue Ste-Catherine,

Montréal

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux — Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité — faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES DU JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franc de port. Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean** Adresse: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Daclier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818.

Heures de bureau: 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

POURQUOI ?

Pourquoi le Vin des Carmes est-il si recherché des malades et des convalescents? C'est bien simple: avant de le mettre sur le marché ses propriétaires ont commencé par le soumettre aux médecins. Partout où pénètre le Vin des Carmes, à Montréal comme ailleurs, c'est ainsi qu'il procède. C'est avant tout un tonique sérieux.

CHOSSES ET AUTRES

—Épargnez quand vous êtes jeune pour dépenser quand vous serez vieux.

—Certains Anglais sont plus sévères que la presse française dans leur appréciation au sujet du Transvaal. C'est ainsi que M. Stead publie à Londres, dans son journal, la liste des victimes de cette guerre en l'intitulant : "La note de boucherie de Chamberlain."

—Le parlement danois est saisi des quatre projets de loi suivants : à l'effet de donner à manger aux enfants pauvres des écoles ; de payer une pension aux vieillards ; de secourir les victimes du chômage forcé et de régulariser les heures de travail.

—Les Franciscains desservent 55 sanctuaires en Terre-Sainte, dont 23 à Jérusalem ou aux environs, 12 à Bethléem, 3 à Saint Jean in Montana, 9 à Nazareth ou aux environs, 1 à Jaffa, 1 à Emmaüs, 1 à Ramleh, 1 à Tibériabe, 1 à Carphanatim, 1 à Damas, 2 à Cana, etc.

—Eu chemises d'hommes grande demande pour les chemises de couleurs, chemises à devants empesés pour le printemps et à devants souples pour l'été. Les rayures de ces chemises sont horizontales. On portera également nombre de chemises avec devants de soie. Les modes les plus nouvelles pour chemises à devants empesés sont des dessins variés sur fonds bleu, rose ou héliotrope ; elles sont faites avec devants courts et s'ouvrent par devant et par derrière.

—Les tabliers habillés pour bébés se font en mousseline, laissant transparente la robe tout en la protégeant ; ces tabliers ont des empiècements de fins petits plis, d'entre-deux brodés et de dentelles, ils se garnissent de volants en forme. Les robes de baptême se garnissent en double jupe, c'est-à-dire que les broderies, entre-deux ou dentelles, forment comme deux jupes superposées. Les rubans sont rouleautés légèrement et viennent former des choux fixés sur la jupe tout en faisant traînées de rubans, ce qui est très nouveau.

Sommaire du *Monde Moderne* du mois de janvier 1900 : Roman en supplément : Les chiennes des ténèbres, par G. Toudouze ; Les débuts d'un torero, par E. Sorra ; Ange Pitou, par F. Engerand ; Adolphe Willette, par O. Uzanne ; Le patin, par L. de Morsier ; Les sources, par H. de Régner ; Tiflis, par G. Caron ; Le vieux Paris à l'Exposition de 1900, par A. Robida ; L'agriculture en Bosnie-Herzégovine, par G. Courtellemont ; Passages de rivière par la cavalerie, par le commandant P... ; Le mouvement littéraire, par L. Claretie ; Causerie scientifique, par G. Marschal ; Chronique théâtrale, par M. Lefèvre ; La musique, par G. Dauvers ; Événements géographiques et coloniaux, par G. Rouvier ; Le monde et les sports, par A. da Cunha ; Mémento encyclopédique ; La mode du mois, par Berthe de Présilly ; Tableaux de statistique ; Les timbres poste du mois ; Questions financières ; La caricature internationale ; Jeux et récréations ; La cuisine du mois ; La vie pratique.

Le numéro contient 100 gravures, est en vente chez Fauchille, 1712, rue Ste-Catherine, Montréal. Voir l'annonce.

PARTOUT ON FAIT L'ÉLOGE DU "BROMA"

Le meilleur tonique connu pour les maladies du sang et des nerfs. Faiblesse générale, Constipation, Boutons, Clous, Eczéma, Anémie, douleurs dans les régions du Foie, etc.

Le "BROMA" est encore un tonique supérieur pour les femmes relevant de maladie, les jeunes filles faibles et épuisées, les enfants rachitiques et sans vigueur.

Demandez-le à votre marchand de remèdes.



VIGUEUR POUR HOMMES.

L'adolescent se développe et devient un homme fort ou faible, suivant ses habitudes. Toute ma vie j'ai fait une étude des hommes faibles. Pendant trente ans je me suis servi de l'électricité dans le traitement de tous les résultats d'indiscrétion ou excès. Je l'applique par le moyen de mon invention, la Ceinture Electrique du Dr Sanden, maintenant en usage par tout l'univers. C'est le grand traitement par soi-même, à la maison, une cure naturelle.

PAS DE DROGUES.

Plus de 6,000 hommes, jeunes et vieux, rendus vigoureux en 1899. Ecrivez pour un petit livre descriptif envoyé gratuitement, ou venez me consulter sans aucun déboursé, à mon bureau.

Dr M. SANDEN, 132 RUE ST-JACQUES, MONTREAL.

Heures de bureau, 9 à 6. Dimanche 11 à 1.

—Les Portugais ont été les premiers à importer les oranges de l'Orient en Europe.

HOTEL ST. JAMES

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS LE G.T.R. ET PRES DU C.P.R.

L'hôtel le plus moderne et le plus honnêtement tenu du pays. Confort parfait et à prix populaires.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monographies, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Co, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Co, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Ventes extraordinaires

POURQUOI ?

Parce que le public commence à reconnaître que le

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

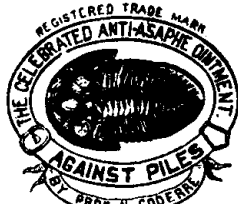
est le meilleur remède contre la toux qui soit en vente soit aux Etats-Unis ou dans le Canada.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

En vente partout.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.



Hémorroïdes

N'oubliez pas que le seul remède infailible à la guérison et la cure permanente des Hémorroïdes c'est

Le Célèbre Onguent Anti-Asaphe

Du Prof. N. CODERRE

191 RUE BEAUDRY

Prix 9c et \$1.00.

ESSAYEZ-LE.

Votre Femme A-t-elle

Un Pupitre?

Comment pouvez-vous vous attendre qu'elle tienne ses comptes convenablement et conduise bien la maison si elle n'a pas de place pour mettre ses papiers.

Nous avons acheté justement avant Noël, quelques magnifiques pupitres en chêne solide, finis en chêne antique superbement poli, miroir glace anglaise biseauté, modèle de fantaisie, on arrêr, tout sculpté à la main ; devant bombé. Pieds modèle français. Ces pupitres étaient bon marché à \$15.00 chacun, mais nous offrons la balance à écouler à

\$10.00 chacun.

N'attendez pas qu'ils soient tous vendus.

Renaud, King & Patterson,

652 rue Craig, 2442 rue Ste-Catherine.

HOTEL RIENDEAU

PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES : BELL, MAIN 1603. MARCHAND, 660

Bureau de Télégraphe : Great North Western et C.P.R.

ETÊS-VOUS SOURD ?

La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie ; les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas ; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic,

596, AVENUE LASALLE, CHICAGO, ILL.

UN PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT FIEVRES - ÉPUISEMENT avec les PILULES AN-ONIO toniques, dépuratives, reconstituantes, 2 fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARV.

DR BERNIER

DENTISTE

80, rue Saint-Denis,

MONTREAL

IRRESISTIBLE

Les affections si pénibles des voies respiratoires disparaissent comme par enchantement par le traitement au *Baume Rhumal*.

— L'association des journalistes catholiques de Belgique ouvre une souscription pour le Pape.

TOUT POUR LUI

Pour un remède agréable à prendre, le *Baume Rhumal* en est un ; et quelle efficacité merveilleuse contre le rhume, la toux, le mal de gorge...

ETOURDISSEMENTS

Guérison rapide par l'emploi des *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard.

GRATIS aux HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute, 755, Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut avoir gratis un paquet échantillon d'un des plus remarquables traitements à la maison, ce remède a guéri des milliers d'hommes, qui pendant des années, ont souffert des effets de faiblesse résultant d'erreurs de jeunesse, perte prématurée de vitalité et de la mémoire, faiblesse des reins, varicocèle et leurs suites. Envoyé sous enveloppe ordinaire. Ecrivez aujourd'hui.

Une Belle Santé
est bien le plus précieux qu'on puisse léguer à un enfant
Tous les enfants nourris à

LA PEPTONINE
Un aliment pur, complet, stérilisé
Hautement recommandé par les autorités médicales, assurera à vos enfants

Une Santé Florissante

Se vend 25 cents la grande boîte dans toutes les bonnes pharmacies et épiceries.

Gros: **F. COURSOL**,
382 Ave de l'Hôtel-de-Ville, Montreal



GRANDE SENSATION DANS LE VOISINAGE DE

Mademoiselle Em. Laroche

DE QUEBEC

Guérie d'épuisement extrême par les

"PILULES CARDINALES"

DU DR. ED. MORIN.

Mademoiselle EM. LAROCHE, de Québec, est une jeune fille, des plus dignes de foi, appartenant à une excellente famille de la ville. Elle eut à souffrir d'une forte attaque de Grippe dont elle ne put jamais bien se remettre. Son sang était pauvre et décoloré, sa digestion des plus pénibles, son sommeil presque nul; ne pouvant passer une seule journée sans éprouver de nouvelles douleurs. Sa faiblesse était générale, son épuisement extrême. La famille était alarmée de ce triste état de santé. Les voisins et les amis ne pouvaient plus dissimuler leur crainte; tous s'accordaient à dire qu'elle ne vivrait pas longtemps. Mademoiselle LAROCHE comptait plusieurs connaissances qui lui étaient fort dévouées. L'une d'elles lui dit un jour: pourquoi n'essayerais-tu pas les "PILULES CARDINALES" du DR. ED. MORIN? ajoutant, la preuve évidente de sa grande efficacité se trouve dans son immense popularité, sa vente facile et fort considérable.

Mademoiselle LAROCHE ne suivit pas d'abord le conseil de cette amie. Plus tard, en ayant parlé à sa famille sa mère lui ayant dit d'essayer ce remède et lui en envoya chercher une boîte immédiatement. Après quelques jours de traitement, elle put constater avec bonheur l'action manifeste de ce remède supérieur. Le mal fut arrêté, ses douleurs disparurent ses forces lui furent rendues. Ce retour si inattendu à la santé, fit grande sensation dans le voisinage de Mademoiselle LAROCHE. Chacun voulait la voir, ne pouvant pas croire à ce prompt rétablissement. Il était néanmoins bien réel.

Il va sans dire que cette jeune personne, ainsi que toute sa famille, se font un devoir de proclamer et de conseiller les "PILULES CARDINALES" du DR. ED. MORIN, comme Tonicque supérieur.

SE VENDENT PARTOUT.



**Embellissez
votre teint.**

Rien de plus facile que d'avoir un teint clair et rosé. Il suffit de prendre chaque matin un verre d'**Eau Minérale RADNOR** qui purge le système de ses impuretés et donne au visage ce teint qui respire la santé et la force. **L'Eau Minérale RADNOR** n'est pas un remède, c'est un bruvage exquis, pétillant comme le champagne, réconfortant au possible et absolument inoffensif dans tous les cas; avec cette boisson, l'enfant grandit plein de santé, la personne bien se porte mieux, le malade se guérit et le vieillard y trouve un regain de jeunesse.

Après le Feu, c'est la Foule !

<p>Le Feu la Fumée et L'Eau</p>	<p>Des foules immenses encombrant notre magasin depuis sa réouverture. Nos "Bargains" innombrables font fureur chez tous les acheteurs économiques. On vient de partout prendre une part des marchandises que nous sacrifions à vil prix. C'est une vogue phénoménale. Les foules succèdent aux foules et chaque acheteur bien servi y trouve</p> <p style="text-align: center;">Son Article Presque Pour Rien !</p> <p style="text-align: center;">On en parle partout !!</p>	<p>Font des Bas Prix sans Réserve</p>
---	--	---

Stock choisi totalement sacrifié !

Toutes les dernières nouveautés en Articles pour Dames et Messieurs.
Nos Tapis et Prêlarts. Fournitures de maison, Lingerie, etc.

Tout est sacrifié sans réserve !

Grand étalage des Grands "Bargains" à chaque comptoir.
Des Milliers de Lots de Marchandises intactes presque pour Rien !

Venez au vrai Magasin des Familles

Arcand Freres, Coin des Rues St-Laurent et LaGauchetière

NOUVELLES A LA MAIN

— Mon cher Hector, permets-moi de te donner un bon conseil...
— Un bon conseil ? il n'est pas municipal, alors ?

— Il est un endroit où jamais une femme ne se trouvera mal.
— ???...
— C'est devant son miroir.

Le monstre.
Minette. — Jamais de ma vie je ne lui parlerai...

Berthe. — Qu'est-ce qu'il y a eu entre vous d'eux ?

Minette. — L'autre soir, nous étions au salon, quand soudain le gaz s'est éteint...

Berthe. — Et qu'a-t-il fait ?
Minette. — Rien !

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

Sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LAJIMÉ, 372 rue Saint-Denis, Montréal.

MALAISES PRECURSEURS

Une maladie grave ne débute jamais subitement; elle est toujours annoncée par des malaises précurseurs qui sont 1o. Diminution des forces; 2o. diminution de l'appétit; 3o. diminution de la puissance intellectuelle; l'attention est distraite, la mémoire capricieuse; on devient paresseux, taciturne. Un régime aux Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard aura pour effet de relever l'organisme, de réveiller l'appétit, de fortifier les tissus et de revivifier le sang. En vente dans toutes les pharmacies, 50c la boîte, trois pour \$1.25; six pour \$2.50, ou à la Cie Médicale Franco-Coloniale, dont M. L. R. Baridon, Pharmacien, 202 Rue St-Denis est le représentant.

ESSAYEZ LES "PILULES CARDINALES" DU DR ED. MORIN

Elles sont incomparables pour les femmes pâles; les jeunes filles sans énergie et toutes les personnes ayant besoin d'un Tonique supérieur. Se vendent partout.

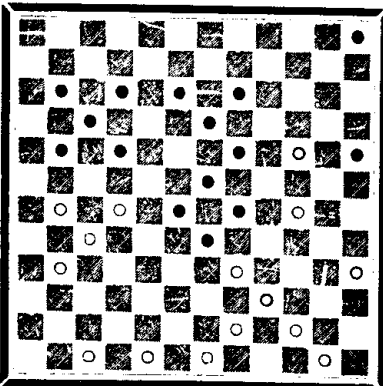
VIRILITE

On n'est pas toujours homme, nos forces se perdent; il faut se ravitailler en prenant les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard.

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 242

Composé par M. E. Renaud, Montréal
Noirs—15 pièces



Blancs—15 pièces

Les blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 241

Blancs	Noirs		
33	26	46	57
48	41	32	35
69	62	20	46
62	1 gagnent		

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G. P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:
L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



U. PERREAULT

RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Réglage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.

TEL. BELL EST 846.

Dr Jos. Versailles, L. D. S.
CHIRURGIEN-DENTISTE
No 395, rue Rachel
COIN ST-DENIS
MONTREAL

Heures de consultations: 8 A. M. à 8 P. M.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX!

Pôles à Rideaux, tous les genres.
Séchoirs à Rideaux.
Ustensiles de Cuisine, tous genres,
Peintures préparées,
Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.
Escabeaux grands et petits.
Machines à Laver et Tordeurs.
Trappes à Rats

L. J. A. SURVEYER
6 rue St-Laurent.



Avant l'emploi. Après l'emploi.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors oignons, incrustation des ongles soignée par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropradiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

437 et 443 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,668

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

24494

La Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, MERCREDI, LE 21 FEVRIER 1900, Au No. 175 Rue St-Jean, Québec.

1 Lot de.....	\$10,000
1 ".....	4,500
1 ".....	2,000
1 ".....	1,000
2 ".....	600
20 ".....	200
66 ".....	60
100 ".....	25
200 ".....	40
300 ".....	20
500 ".....	12
	8
LOTS APPROXIMATIFS	
100 Lots de.....	\$ 20
100 ".....	12
100 ".....	8
LOTS TERMINATIFS	
900 Lots de.....	\$ 4
900 ".....	4

3,500 Lots valant \$49,742

Prix du billet: 25c, 50c et \$1.00. En vente partout.

Le tirage se fait en public.

ON DEMANDE DES AGENTS

Pour informations, s'adresser à M. R. Leprohon, Boîte 1013, Québec.



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée— donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX: 25c.

IL FAUT DORMOL!!!

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La...

Champagne

Préférés des connaisseurs— Fait du plus pur Havane— Supérieur à tous les autres cigares à 10c.





Ce fut la plus épouvantable boucherie de prêtres. — Page 166, col. 3

LES DRAMES DE LA JUSTICE

LES VICTIMES

—Qu'à cela ne tienne, je te fais cadeau de ma robe bleue.

Jeanne remercia, salua et sortit.

Sans doute elle souffrirait de quitter le deuil qu'elle portait depuis le jour où elle s'éloigna de Civray, mais il s'agissait d'accomplir un nouveau sacrifice, et elle se trouvait prête. Pour le moment, il suffisait qu'elle jetât une mante sur ses épaules.

Elle trouva Rose-Thé très songeuse.

—Qu'as-tu ? demanda Jeanne à la jeune blonde.

—Je me trouve malheureuse aujourd'hui, parce que l'ambition m'est venue ; je voudrais m'installer au rez-de-chaussés et je n'ai pas la somme nécessaire pour cela.

—Ecoute-moi, lui dit Jeanne, je te procurerai ce qu'il te faut à la condition que tu prendras deux ouvrières que je t'indiquerai.

—Jeanne, dit la jeune fille, avec méfiance, réponds-moi franchement, qui sont ces femmes ?...

L'officieuse de la citoyenne Fouquier-Tinville pâlit subitement.

—Si tu m'interroges, fit-elle, je n'ai plus rien à dire, rien ! je n'ai point demandé ton nom à l'heure où tu faillis être écrasée.

Rose-Thé secoua la tête.

—Jeanne ! Jeanne ! dit-elle, plus d'une fois il m'est venu à la pensée, en te regardant et en t'écoutant, que tu n'étais point ce que tu parais être. Toutes tes habitudes sont d'une grande dame... Et cependant tu sais travailler... Tu parles trop bien pour être une fille de peuple.

—Tu te trompes, Rose-Thé, fit Jeanne, oui, sous ce rapport, tu te trompes. Mon père était valet de chambre, ma mère une pauvre fille qu'il avait épousée pour sa beauté. Je suis vraiment ta sœur pour ma naissance ; et si j'en ai appris plus que toi, c'est que ceux qui m'élevèrent curent faire mon bonheur en m'instruisant...

—Oh ! Je ne te suspecte pas ! fit la blanchisseuse.

—Et quand ce serait ? Est-ce qu'aujourd'hui les fils ne sont pas tenus de dénoncer leurs pères, les femmes de livrer les secrets de leurs maris ? Va ! le danger est à chaque pas si près de nous que je comprends qu'on demande de quel côté il souffle.

—Alors, dit Rose-Thé, nous nous associons pour les bénéfices, et je prendrai les deux femmes que tu me recommandes.

—Elles t'apporteront un billet sur lequel sera écrit : " Nous sommes celles que vous attendez."

—Si l'on m'interroge sur leur compte ?

—L'une est la veuve, l'autre est la nièce d'un ébéniste nommé Germain.

—Voilà qui suffit, dit Rose-Thé.

Jeanne revint en courant chez elle.

Un grand point était gagné ; elle avait un asile pour Mme de Civray et pour Cécile. Il ne lui restait plus qu'à prévenir la famille Roucher. Mais Jeanne cette fois n'aurait pu recourir à un commissaire. Ce qu'elle avait à dire était trop grave. Il fallait qu'elle vît Mme Roucher et Eulalie.

Ce soir-là, on donnait un grand dîner chez Fouquier-Tinville, et tandis que les maîtres étaient à table, Jeanne pensa qu'il lui serait possible de s'esquiver.

En effet, après avoir montré autant de goût que de zèle dans les soins qu'elle donna à la coiffure et à l'habillement de sa maîtresse, elle quitta la demeure de l'Accusateur public et prit aussitôt le chemin de la rue des Noyers.

Une grande déception l'attendait. Ni Mme Roucher, ni Eulalie n'étaient chez elles, et sans nul doute la comtesse et Cécile ne s'y trouvaient pas davantage. Où les chercher ? Le temps pressait. Les espions de Robert guettaient peut-être dans la rue. Il lui restait quelques heures à peine pour sauver, malgré elles, celles qui l'avaient accusée, et à qui elle pardonnait avec une abnégation si parfaite.

La pauvre fille attendit quelque temps, tapie dans l'ombre que projetait une porte cochère, puis tout à coup une pensée rapide lui traversa l'esprit.

—C'est une inspiration de Dieu ! murmura-t-elle.

Alors, s'enveloppant plus étroitement dans sa mante, elle s'achemina du côté de la rue Saint-Honoré.

A cette époque où les temples du Christ devenaient le théâtre d'odieuses saturnales ; où des filles en tunique grecque et au bonnet phrygien s'asseyaient sur l'autel, où les couvents servaient d'écurie aux chevaux ; où les crucifix décloués de la croix avaient reçu les crachats de la multitude ; où l'on buvait dans les vases sacrés le vin de l'orgie, où les cierges de l'autel s'allumaient pour éclairer des scènes monstrueuses, Dieu, que l'on chassait de sa maison, ne fuyait cependant pas son peuple. Banni des superbes monuments élevés par la piété des rois, le dévouement des peuples, l'inspiration des artistes, il se réfugiait dans des mansardes, dans des greniers inconnus, rappelant la pauvreté de l'étable de Bethléem, et la tristesse lugubre des catacombes. Dans ces retraites, dont la porte pouvait être à toute minute enfoncée par la crosse de fusil d'un sans-culotte, les fidèles apportaient la ferveur des néophytes des glorieux commencements du christianisme. La prière pouvait être suivie du martyre. Le prêtre et les fidèles surpris aux genoux de leur Dieu, pouvaient tomber assassinés sur les degrés de l'autel improvisé. Ce rapprochement de l'adoration et de la mort, du sacrifice de la messe et de l'échafaud, communiquait à la ferveur un élan magnifique. Beaucoup de cœurs, oublieux de Dieu pendant les années prospères, se rapprochaient de lui pendant la persécution.

Les fidèles se reprenaient à s'aimer comme les nouveaux disciples dont les païens disaient avec un sentiment d'admiration et d'envie : " Voyez donc, comme ils s'aiment ! "

Chaque fois que la messe devait être mystérieusement célébrée par un prêtre, errant de refuge en refuge, des émissaires dévoués couraient l'apprendre à leurs amis. On arrivait à des heures différentes, avec mille précautions. Il ne s'agissait pas seulement de son salut personnel, mais de celui d'un grand nombre. On célébrait l'office divin pendant la nuit, et souvent les chrétiens, qui se séparaient sur le seuil de la chapelle improvisée, rencontraient des bandes de piquiers et de jacobins entraînant vers les sections de nouveaux suspects.

La maison vers laquelle se dirigeait Jeanne servait depuis longtemps de retraite à un vieux prêtre, que le dévouement d'une pauvre femme avait réussi jusque-là à soustraire aux recherches les plus actives. Il

vivait non pas dans un cabinet, dans une logette, dans un trou, mais dans l'énorme boîte d'une horloge à poids, fabriquée jadis en Allemagne, et dont la taille dépassait celle de tous les meubles de ce genre. L'horloge se trouvait tellement en vue, ses poids montaient et descendaient si régulièrement, le coucou articulé sortait si gentiment de sa cage à toutes les heures, battant des ailes, et ouvrant son bec, que les plus habiles limiers envoyés dans le logis de Suzette n'avaient pas eu l'idée de se demander si l'on avait pu faire de la boîte de cette horloge un réduit suffisant pour cacher pendant quelques heures un homme que l'on recherchait activement. Une étroite sellette permettait de s'y asseoir ; et l'air y pénétrait à travers une rosace découpée, placée au-dessous du petit châlet habité par l'oiseau.

Lorsque la vieille Suzette ne redoutait rien, le vieux prêtre, vêtu d'un costume d'ouvrier, pouvait rester dans la mansarde ; au moindre bruit alarmant, il se dissimulait à tous les regards.

Près de la mansarde, s'étendait un vaste grenier dont l'hôtesse du vieux prêtre avait la jouissance absolue. Elle y avait placé plusieurs caisses dans un apparent désordre ; mais plusieurs fois par semaine, ces caisses se rangeaient avec symétrie, se couvraient de linge blanc, de chandeliers, de vases de fleurs. L'autel, un pauvre autel, se trouvait préparé pour le saint Sacrifice.

Quant aux fidèles, ils accouraient de loin, souvent, empressés, le cœur ému, l'âme pleine d'une ardente foi et d'une espérance ineffable.

C'était vers la maison de Suzette que Jeanne se rendait à ce moment.

Mme Roucher et sa fille connaissaient le secret des saintes cérémonies qui s'accomplissaient dans ce grenier. Le prêtre proscrit y avait béni plus d'un jeune couple, baptisé des petits enfants, donné la communion à des fidèles menacés qui demandaient le pain de vie afin d'avoir la force d'achever un difficile voyage, dont le terme serait peut-être le seuil même de la chapelle.

Combien de fois Jeanne, dont le cœur saignait par tant de blessures cachées, était-elle venue dans le grenier de Suzette chercher la force de souffrir sans se plaindre. Sans doute alors elle courait un danger, mais mille fois moindre cependant que celui qui la menaçait. En cherchant à surprendre la comtesse de Civray, Robert pouvait l'avoir reconnue, suivie. Ce n'était pas pour elle qu'elle tremblait à cette heure, elle consentait à mourir, mais auparavant elle voulait achever son œuvre.

Avant de pénétrer dans le couloir de Suzette, elle s'arrêta, le corps caché dans l'ombre, la tête penchée en avant, explorant la rue silencieuse. Mais, si perçant que fût le regard d'un homme, il ne pouvait pas la découvrir là. Un quart d'heure se passa de la sorte ; quand elle crut qu'elle pouvait se rassurer d'une façon absolue, elle gravit les quatre étages de la maison, puis s'arrêtant devant une porte étroite, dont la peinture brune s'écaillait par plaques, elle frappa doucement.

Une vieille femme lui ouvrit.

— Me reconnaissez-vous ! Suzette, lui demanda l'ancienne lingère.

— Oui, Jeanne Raimbaut, oui, je vous reconnais, entrez.

— J'assisterai à la messe, Suzette, après je remettrai une lettre à Mme Roucher, si elle est au nombre des fidèles.

— Elle s'y trouve avec deux autres dames.

— Dieu soit béni ! Je remplirai ma mission.

Jeanne entra dans le grenier. Sauf le point lumineux de l'autel, cette pièce énorme se trouvait dans l'ombre. Les charpentes de la toiture semblaient s'enfoncer dans un vague sans fin. Tout le monde était agenouillé sur le sol raboteux. La plupart des femmes voilaient leur visage de leurs mains, sans doute afin de cacher leurs larmes. Les hommes, debout, graves, avaient cette attitude humble et forte à la fois qui caractérise ceux qui se tiennent prêts à affronter un péril quand leur conscience l'ordonne.

Le prêtre, ayant achevé de passer sa chasuble, s'approcha de l'autel.

Il était très vieux, de longs cheveux blancs tombaient sur son vêtement de brocart, sa tête belle et reposée tremblait légèrement et communiquait à toute son attitude quelque chose de grand et d'attendri tout ensemble. Il avait la voix douce et profonde, et les paroles sacrées, en passant sur ses lèvres, s'imprégnaient d'une singulière ferveur. Les chrétiens prosternés au pied de ce prêtre ne voyaient pas seulement l'autel ; derrière le crucifix, ils devinaient le bourreau.

Les larmes répondaient souvent aux paroles de l'officiant, et jamais Jeanne ne se sentit au cœur une plus poignante émotion que durant cette messe célébrée dans un grenier.

Quand le saint sacrifice fut achevé, le prêtre baptisa quelques petits enfants, nés au sein de cette terrible tourmente révolutionnaire qui dressait l'échafaud du père à côté du berceau de l'enfant.

Jeanne n'attendit point que les pieuses cérémonies fussent terminées ; elle quitta sa place, puis gagnant la porte du grenier, soigneusement enveloppée dans une mante dont les plis cachaient sa taille, et dont le capuchon rabattu dérobait ses traits, elle laissa sortir les fidèles, jusqu'à ce qu'elle reconnût Eulalie Roucher. Alors glissant le billet qu'elle avait préparé dans les mains de la jeune fille, elle lui fit signe de garder le silence, et se glissant dans la foule elle disparut.

En se trouvant dans la rue elle se sentit sauvée. Il lui fallut peu de peine pour reconnaître Mme et Mlle Roucher, la comtesse de Civray et sa nièce. Toutes quatre semblaient se concerter et causaient avec animation.

— Si c'était un piège ! murmura Mme de Civray restée défiante.

— Celui ou celle qui nous voudrait trahir aurait envoyé des policiers arrêter le prêtre et les fidèles.

Adieu donc ! dit la comtesse de Civray à Mme Roucher, et puisse Dieu vous rendre l'admirable mari que vous pleurez.

— Je demanderai qu'il protège votre fils ! ajouta la femme du poète.

Un moment après, deux des femmes prirent le chemin de la rue de la Loi, qui s'appelle aujourd'hui la rue Richelieu.

Jeanne les suivit à distance.

Quand elles eurent franchi le seuil de la maison habitée par Rose-Thé, l'officieuse de la citoyenne Fouquier-Tinville respira :

— Encore une fois elles sont à l'abri ! murmura-t-elle.

Jeanne ne songea plus qu'à regagner la demeure de sa maîtresse. Quand elle revint, la fête finissait en orgie. Des sanglots gonflaient sa poitrine, lorsqu'un coup de sonnette la rappela à son devoir d'officieuse.

La citoyenne Fouquier-Tinville venait de rentrer dans sa chambre.

Debout devant une glace, elle enlevait ses boucles d'oreilles, et continuait à haute voix une conversation avec son mari, qui venait d'entrer dans son cabinet.

— Ma chère, dit l'Accusateur public à sa femme, à cette heure même a lieu, à la prison Lazare, une petite scène capable de faire mourir de peur tous les oiseaux que nous y gardons en cage. Figure-toi que pour me créer une nouvelle prison, j'ai imaginé d'envoyer à Naudot tous les scélérats de Bicêtre.

Un éclat de rire de Mme Fouquier-Tinville accueillit la nouvelle que lui apprenait son mari.

— Eh bien ! franchement, dit-elle d'une voix musicale comme une corde de harpe, je paierais cher pour voir ce spectacle après notre soirée... C'est impossible, n'est-ce pas ? N'en parlons plus... Demain j'irai au tribunal... Décidément, Fouquier, j'aime mieux ces émotions que celles du théâtre... Les pièces du citoyen Marie-Joseph Chénier sont bien froides à côté de ce qui se passe quand tu présides.

Jeanne parut sur le seuil de la chambre ; elle prenait sa poitrine à deux mains et semblait prête à défaillir.

— J'étais vraiment charmante ce soir, dit la citoyenne Fouquier-Tinville à son officieuse ; décidément Rose-Thé ne vous avait pas trop vantée.

CHAPITRE XVI

LA JEUNE CAPTIVE

Tandis que s'achevait la brillante soirée de l'Accusateur public, une scène différente se passait à la prison Saint-Lazare.

Les captifs venaient de chercher dans le sommeil l'oubli des menaces suspendues sur leurs têtes, après avoir échangé les adieux, les poignées de mains de chaque soir ; Mlle de Coigny avait reçu, d'André Chénier, une poésie nouvelle ; Emile dormait, roulé dans son paravent à six feuilles ; Roucher et François de Loizerolles rêvaient à leurs mutuels travaux. Les appels des guichetiers, des gardiens, des hurlements des matins qu'on lachait dans les cours s'étaient apaisés.

Chacun, las de sa journée, allait reposer, en dépit du cri que se lançaient les sentinelles. Le mouvement de Paris s'éteignait, les derniers reverbères faisaient trembloter leur petite lumière. La lecture que les geôliers appelaient le " Journal du soir ", était finie. Treize prisonniers, ayant reçu leur acte d'accusation, venaient de partir pour la Conciergerie, et les parents, les amis qu'ils abandonnaient, étaient les seuls qui ne fussent pas endormis. Pour beaucoup de captifs, cette nuit devait être la dernière, et cependant, la plupart reposaient.

Tout à coup, un grand vacarme retentit aux environs de la prison.

Au fracas des roues de plusieurs chariots, criant sur les pavés inégaux, se mêlaient des vociférations, puis des bruits mats et sourds, comme si un bâton s'abat-tait sur une chair vivante.

Le pas régulier des soldats accompagnait le retentissement des sabots des chevaux et des claquements de fouets des conducteurs.

Durant cette nuit du 13 février 1794, se préparait un drame sombre dont la prison Saint-Lazare allait devenir le théâtre.

Il ne suffisait point aux bourreaux d'arracher les bras des bras de leurs enfants, d'incarcérer les jeunes gens, d'insulter les femmes, de poursuivre tout ce qui portait un nom ou possédait une renommée, il fallait encore tenter d'avilir les malheureux en les confondant avec les derniers des misérables.

Bicêtre servait alors de lieu de détention aux assassins, aux voleurs, aux faussaires. On y entassait les grands coupables ayant échappé à une condamnation capitale. La folie mentale et la démence criminelle se partageaient les cabanons de ce lieu maudit, où achevait de mourir la créature descendue au niveau de la brute.

En enfermant dans la même prison les suspects et les assassins, on espérait faire descendre les prisonniers à l'abjection des seconds, par l'habitude de la vie commune, et ses inévitables frottements.

Quand s'éleva le tumulte occasionné par l'arrivée des chariots de Bicêtre, quand ces quatre-vingts hommes, qui n'avaient plus d'humain que l'apparence, se ruèrent en poussant des cris féroces dans le réfectoire, où les gardiens, les poussaient à coups de bâton, les captifs crurent qu'on venait les enlever en masse, pour leur faire subir une de ces exécutions sauvages dont les Carmes et l'Abbaye avaient été le théâtre. Ce fut, en effet, la plus épouvantable boucherie des prêtres et de moines que l'histoire ait eue à enregistrer, et cette horrible pantise justifiait jusqu'en une certaine mesure leur panique soudaine.

La plupart tombèrent à genoux, la prière monta du fond de toutes les âmes, cette prière de l'agonie, qui demande la force nécessaire pour l'acceptation du calice.

Naudot s'avança courageusement au milieu des fous et des assassins de Bicêtre ; mais si énergique que fût le concierge, si résolu que se montrèrent ses aides, ils ne purent rien obtenir des misérables qui ne virent dans les captifs de Saint-Lazare que des victimes dont impunément ils pouvaient devenir les bourreaux. Les menaces, les coups de bâton demeurèrent sans résultat, et si les bandits parurent se calmer en entendant parler de les mettre aux fers, cette tranquillité

apparente ne dura que le temps dont ils avaient besoin pour se concerter entre eux.

Naudot, à demi rassuré, venait à peine de sortir, que les assassins et les fous de Bicêtre s'empresment d'exécuter leur plan. Ils amassent les bancs et les tables meublant la salle, ils en forment un bûcher, puis y mettent le feu. Ils s'élancent par les fenêtres et les portes brisées, gagnent les couloirs, les traversent en brandissant des tisons enflammés, enfin, les plus hardis escaladent la muraille et s'évadent.

En un moment, le désordre et l'épouvante sont au comble. Des cris d'effroi éclatent dans les couloirs. Après avoir pensé qu'on voulait les emmener en masse, les captifs s'imaginent qu'ils vont périr par le feu. Les gardiens occupés à s'opposer aux progrès des flammes et à poursuivre les bandits, oublient leurs prisonniers ; chaque fenêtre, chaque lucarne reflète les sinistres lueurs de l'incendie ; les captifs résignés à la mort sont au moins résolus à périr ensemble.

Chénier entend les cris de Roucher suppliant que l'on sauve le petit Emile ; les deux amis sont déjà dans les bras l'un de l'autre ; la famille de Loizerolles arrive à son tour ; André songe à Mlle de Coigny, et gagne l'extrémité du corridor. Toutes les portes sont ouvertes, les groupes intimes se forment, les suprêmes adieux s'échangent ; l'incendie grandit toujours, en dépit des secours qui arrivent du dehors.

Le quartier Saint-Lazare est en rumeur ; des nouvelles sinistres circulent ; la force armée mandée par Naudot accourt en toute hâte. Dans les sections, on répend le bruit que les prisonniers s'insurgent, et de tous côtés accourent, afin d'être témoins d'une répression qui ne peut manquer d'être sanglante, les porteurs de torches et de piques, les curieux, les sectionnaires, au milieu desquels circulent des observateurs de l'Esprit public. Un sans-culotte, plus zélé que ses camarades, s'écrie qu'il faut prévenir le commandant de la garde de Paris ; cette motion obtient l'applaudissement de la foule :

— Oui ! oui ! Henriot ! Henriot ! criaient cent voix.

Une vingtaine de citoyens, connus pour leur civisme, se ménagent, à l'aide de bâtons et de piques, une trouée au milieu de la canaille, et s'élancent dans toutes les directions, afin de ramener la force armée. En attendant l'arrivée d'Henriot, le tumulte grandit aux abords de la prison, et l'effroi arrive à son comble dans l'intérieur de Saint-Lazare.

Une heure se passe de la sorte. Enfin, un mouvement d'oscillation se produit dans la foule, un bruit sourd retentit sur le pavé ; au milieu des citoyennes en tricot et des hommes en carmagnole, on distingue des uniformes de soldats.

Le premier sentiment de Naudot en entendant accourir les cavaliers de la garde de Paris est de se réjouir. L'intensité de l'incendie s'apaise. Les prisonniers ont cessé de craindre pour leur vie. Les portes de la prison Saint-Lazare s'ouvrent devant Henriot qui descend de son cheval et se précipite dans la salle du greffe. Les soldats le suivent en tumulte. Naudot n'a pas le temps d'expliquer la cause de ce vacarme, que déjà Henriot, se tournant vers ses hommes, s'écrie d'une voix formidable :

— Frères ! surveillez les prisons ! Il se trama dans ces asiles un complot contre la liberté ; les coupables qu'enferme ici la justice du peuple veulent à tout prix s'en ouvrir les portes, afin d'assassiner ses représentants et les meilleurs démocrates. Qu'ils tremblent ! leur punition sera prompt et la loi inexorable. Je sais bien qu'ils recommenceront leur folle, leur criminelle tentative, eh bien ! voilà des balles, des cartouches... Au moindre mouvement, tirez ! Donnez leur la mort... La mort les attend...

Naudot s'avança vers Henriot, et lui répondit d'une voix calme :

— Citoyen commandant, ce ne sont point les prisonniers, dont la garde m'est confiée, qui ont causé le tumulte. Ce n'est point leur main qui a mis le feu aux boiserie du réfectoire, mais bien les misérables fous et les assassins de Bicêtre qui, enfermés ici cette nuit, ont tenté d'incendier la prison.

Henriot furieux se retourna vers Naudot :

— Tais-toi ! lui dit-il avec violence, je ne t'interroge pas ! Prends garde que ta promptitude à défendre

des suspects ne te fasse soupçonner de modérantisme tout au moins. L'argent de Pitt et Cobourg stipendie toutes les consciences, même celles des geôliers. Ouvre devant moi les portes.

Naudot obéit.

Dans le réfectoire, le feu achevait de s'éteindre, et les fous mêlés aux criminels, vautrés sur le plancher, brûlés, blessés, entravés, hurlaient la *Carmagnole* et le *Ça ira*. Ils s'attendaient à un châtement terrible et narguaient la mort pour ne point avoir l'air de la craindre.

Le commandant de la garde Paris parut voir en eux non pas les incendiaires et les fauteurs du désordre, mais les boucs émissaires d'une conspiration dange-reuse.

Il eut pour ces coupables des regards de mépris, mais ce fut tout. C'est contre les innocents qu'Henriot se réservait d'appliquer les sévérités des lois nouvelles. Pour lui, l'acte monstrueux commis par les fous et les assassins de Bicêtre devenait une bonne fortune, un motif plausible pour raviver contre les prisonniers une persécution qu'avaient ralentie les bons prodédés de Naudot. Il allait devenir facile d'exercer un "rapiotage" général, et de rendre écrasant le joug de la captivité supporté jusque-là avec assez de patience. Les chambres furent en un moment envahies, et les soldats reçurent ordre de fouiller les meubles, de bouleverser les lits, d'enlever aux prisonniers l'argent qu'ils possédaient, leurs rasoirs, de priver les femmes même de leurs ciseaux. Les captifs ne devaient plus posséder que cinquante livres.

Des mains brutales brisèrent les coffrets renfermant de précieuses correspondances, des portraits d'êtres chers, des cheveux d'enfants, des tresses d'aïeules, tout ce qui constitue les reliques du souvenir. Les femmes pleuraient silencieusement en voyant violer les mystères de leur cœur ; les hommes, comprenant le danger d'une révolte, s'efforçaient de demeurer calmes.

Roucher avait réussi à mettre en sûreté la correspondance de sa femme et celle d'Eulalie. Au moment où les soldats pénétrèrent chez lui, Emile épouvanté se jeta dans les bras de son père :

— As-tu des armes ? demanda Henriot à l'auteur des *Mois*.

Celui-ci désigna ses plumes, ses crayons, ses manuscrits.

— Voilà les seules dont je fasse usage, répondit-il.

— Pas de raillerie, reprit Henriot, sans quoi je tirerai de toi une vengeance éclatante et terrible. Tu es un ami de la Gironde : tes livres suffisent pour révéler tes opinions.

— Je ne sache point, répondit Roucher au Brasseur, que l'incorruptible Robespierre, qui fait porter des bouquets de fleurs et d'épis dans les cortèges de ses fêtes religieuses, patriotiques et agricoles, puisse suspecter un homme comme moi, si amoureux de la nature, qui a commenté Virgile et traduit les *Saisons* de Thompson.

— Le comité révolutionnaire appréciera tes moyens de défense.

— J'y compte, répondit gravement Roucher.

— Pour la seconde fois, as-tu des armes ?

— Non, fit Roucher, mais ce petit enfant a pour jouets un fusil de bois et un sabre de fer-blanc... Dois-je te les remettre, citoyen ?

— Sur l'heure.

Le petit Emile, dont la raison se développait d'une façon précoce dans ce milieu douloureux et terrible, courut lui-même chercher ses jouets et les tendit au Brasseur.

— Je vous les rends, dit-il, et je ne les regrette point ; ils ne sont bons à rien, puisqu'ils ne peuvent me servir à défendre mon père.

— Petit louveteau ! fit Henriot en adressant à Emile un geste menaçant, tu le défendrais contre moi, ce père.

— Oui, répondit Emile, en regardant fixement Henriot.

— Et tu comploterais pour le sauver ?

— Je ne sais pas ce que c'est que comploter, répondit Emile mais je sais, que s'il le fallait, je

saurais mourir comme un homme pour ceux que j'aime.

D'un mouvement brutal, Henriot repoussa l'enfant. Celui-ci ne poussa pas un cri, il demeura debout, ses grands yeux fixés sur Henriot, comme s'il cherchait à lire dans sa pensée.

La bande du Brasseur continua ses perquisitions.

Les instruments de musique furent enlevés aux captifs. Ils ne pourraient plus faire entendre à leurs amis les airs connus, aimés, ces vieux airs qui leur rappelaient Gluck, Piccini, Louis XVI, Marie-Antoinette, qui, avec le duc de Provence, avait chanté tant de rôles de villageoise sur son théâtre de Versailles.

Les dés, les cartes, les trictracs furent également saisis.

Après cinq heures de violences, d'injures, de vols effrontés, le brasseur Henriot et ses soldats quittèrent la prison, et le commandant de la garde de Paris eut soin d'abord d'entrer au greffe, et de se faire remettre par Naudot le livre d'érou.

Il écrivit à côté du nom de Roucher :

« Chef de la révolte à la prison Lazare, porteur d'armes blanches et d'armes à feu. »

Les armes à feu et les armes blanches étaient le sabre de fer-blanc d'Emile et son fusil de bois.

Cette ligne d'Henriot suffisait pour envoyer Roucher à l'échafaud.

Dans la journée qui suivit cette nuit terrible, le commandant fit son rapport à la Convention ; il déclara qu'il venait de sauver la patrie, et conclut en déclarant que la révolte étouffée par lui était une ramification de la *Conspiration du Luxembourg*.

Depuis longtemps cette conspiration servait de prétexte à toutes les cruautés, à toutes les exactions exercées contre les captifs.

Or, il n'y avait jamais eu au fond, de conspiration au Luxembourg.

Lors du procès de Danton, que Couthon, Robespierre et Marat avaient intérêt à faire disparaître, les prisonniers du Luxembourg résolurent de profiter de l'émotion causée par la mise en accusation du célèbre orateur, pour soulever le peuple contre la tyrannie du triumvirat de l'échafaud.

Une conférence nocturne eut lieu dans la chambre du général Dillon, entre Chauvette et quelques autres captifs. Divers amis du dehors, avec lesquels ils avaient pu se concerter, leur promirent un appui efficace.

La femme de Camille Desmoulins, qui n'avait pu fléchir Maximilien Robespierre en faveur de son mari, devait exciter la pitié de la foule au moment où Danton et Camille seraient conduits au supplice. La vue de cette belle jeune femme de dix-sept ans, désespérée par la condamnation de son mari, et rendue éloquente par sa douleur et ses larmes, ne pouvait manquer de soulever une émotion puissante.

Elle demanderait justice, en rappelant aux masses ce que Camille Desmoulins avait fait pour la République ; elle entraînerait le peuple à la Convention, et le peuple en chasserait les coupeurs de têtes, dont le chef rêvait déjà le protectorat de Cromwell.

L'ancien président du conseil, Antonelli, connaissait le complot ; il eût réussi sans la trahison de La Flotte. Ce misérable vendit ses compagnons dans l'espoir de sauver sa vie, et il écrivit à la Convention une lettre qui fut lue en séance par Billaud-Varennes.

Ce fut alors que la Convention prit une décision terrible et décréta que tout prévenu de conspiration, qui insulterait à la justice nationale, serait mis hors des débats, et privé de son droit de défense.

En supprimant les avocats et les défenses des accusés, le tribunal ne gardait plus que le droit de tuer.

Vaillant, Amar et Vallier, membres du comité, transmirent ce décret à Fouquier-Tinville qui devait le changer en une arme terrible.

L'exécution de Danton et de Camille Desmoulins devenait le signal d'une recrudescence sanguinaire.

Vingt-sept captifs impliqués dans la Conspiration du Luxembourg la payèrent de leur vie.

Parmi les noms compris dans cette longue liste, se

trouvaient Roumi, le général Dillon, Chauvette, de Grammont, le général Beysser, la veuve d'Hébert, et cette jeune Lucile qui, durant le trajet de la Conciergerie à la place de la Guillotine, ne cessa d'accabler ses juges de malédictions, et de reprocher au peuple d'avoir laissé tuer lâchement Camille Desmoulins

Dès lors s'organisèrent dans Paris des tueries en masse.

Fouquier-Tinville en profita pour s'abandonner à une fureur qui, supprimant l'homme de loi, ne laissait subsister que la bête féroce.

— Bientôt, disait-il au président Dumas, on écrira sur la porte des prisons : " MAISON A LOUER. "

La conspiration du Luxembourg servait au comité à se délivrer presque sans jugement de tous les suspects.

Ce fut sous l'impression produite par ce complot que l'on accusa les captifs de Saint-Lazare d'avoir voulu incendier la prison. On rejetait sur eux toute l'horreur des scènes terribles soulevées par les fous et les assassins de Bicêtre.

Un seul homme éleva la voix et protesta contre les accusations d'Henriot et ses violences : ce fut Naudot, l'honnête concierge de la prison. Mais, quelque dévoué qu'il fût aux malheureux dont la surveillance lui était confiée, il ne put leur rendre les instruments de musique brisés par les soldats du commandant de la garde de Paris, pas plus que les objets d'or et d'argent qui devaient enrichir les assassins et payer leurs crapuleuses orgies.

Les instances courageuses de Naudot ne demeurèrent cependant pas infructueuses ; et, peu de temps après la nuit du 13 février, les prisonniers de Bicêtre furent reconduits à leurs cabanons.

Suivant la coutume, pendant toute la nuit, une voix enrouée cria sous les fenêtres :

— Achetez le journal du jour, vous y lirez la grande colère du Père Duchesne, vous y lirez la liste des Gagnants à la loterie de Sainte-Guillotine... Qui veut le nom des condamnés ?...

Mlle de Coigny devint d'une pâleur mortelle.

— Quelle réponse à vos paroles d'espérance... Vous qui me disiez d'espérer, murmura Chénier.

Emile parut, et Mlle de Coigny, le prenant sur sa poitrine, laissa tomber des larmes sur la tête blonde de l'enfant.

Vraiment à cette heure elle était bien belle.

Les premiers rayons d'un beau soleil d'hiver jouaient sur son front et sur les anneaux de sa chevelure dorée. Une mélancolie pénétrante couvrait comme un voile son ravissant visage. On sentait que sa jeunesse, forte d'espérances spontanées et vivaces, aurait voulu se rattacher à l'espoir, tandis que la raison déjà austère du poète la rappelait à l'épouvante de la réalité.

A quelques pas, en face d'elle, se tenait, André Chénier.

Son beau et large visage se dessinait sous une coquette chevelure d'un noir de jais. La pâleur de son teint faisait davantage ressortir le bleu sombre de ses yeux. Il s'absorbait dans la contemplation de cette jeune fille dont les bras caressants retenaient Emile Roucher.

— Ecoutez, Mademoiselle, dit le poète d'une voix dont les sonorités gardaient le lointain écho de la partie d'Homère, il me semble que cet instant est solennel, et que j'ai tout à la fois le devoir et le besoin de vous parler de moi... Il est des heures où le cœur dicte son testament, non pour la foule, mais pour une seule âme... Je vous le disais tout à l'heure, je suis de ceux qui demeurent jeunes, mon heure s'approche et je crois déjà distinguer le tintement de mon glas... Le malheur rend crédule et donne vite confiance... Lorsque j'entraî dans cette prison, je ne vous avais encore jamais vue et je vous reconnus tout de suite. Une part de mon cœur se donna subitement à vous. Si j'avais gardé le droit de compter sur de longues années, je n'eusse jamais osé vous demander un sourire d'encouragement, une larme de pitié... Mais ce que vous me confiez, vous le direz à un mourant qui ne s'en souviendra que dans le ciel. Laissez-moi parler ainsi, sans m'interrompre. Faites-moi l'aumône de cette pitié suprême, et jusqu'à ma dernière minute je vous bénirai pour cette bonté... Tout poète se double un peu d'un devin. Je sais prédire comme

je sais chanter... Les hommes m'ont peu connu, même les plus chers, François de Loizerolles est trop jeune, Roucher trop grave, et pourtant Dieu sait combien je les aime tous deux... Il reste toujours sur mon cœur un voile mystérieux qu'une main de femme, de vierge, de sainte, a seule le droit et le pouvoir de soulever. Voulez-vous être cette chaste muse, voulez-vous être cet ange ?

— Moi ? fit Mlle de Coigny.

— Je dois mourir, que craignez-vous ?

— Que vous mouriez... répondit Mlle de Coigny.

— Ne prononcez pas de telles paroles, Mademoiselle, vous me feriez regretter ce monde souillé de tant de crimes, cette France dans laquelle on massacre les innocents au nom de la Liberté. Est-ce qu'il reste une place dans la vie pour nous autres qui pensons dans la langue des dieux ?

Mlle de Coigny immobile, les deux mains croisées sur ses genoux, regardait Chénier à la molle clarté d'un jour déclinant.

Chénier reprit de sa voix mélancolique :

Il est des êtres dont la naissance semble prédestinée à tous les bonheurs. Mon père était consul général, je possédais une adorable mère et un frère aîné, dont le plus grand désespoir est aujourd'hui son impuissance à me sauver. Je ne parle pas des deux autres, ils n'exercèrent aucune influence sur ma vie. Ni Sauveur, ni Constantin ne laisseront un nom ; Marie-Joseph a attaché le sien à des odes et à des tragédies qui le rendent célèbre avant que je fusse connu. Si jamais vous entendez dire : — " Marie-Joseph pouvait sauver André et l'a laissé mourir, " défendez Marie-Joseph au nom de la vérité sainte, au nom de celui qui ne pourra se lever pour le défendre. Si vous saviez avec quelle terreur je redoute que l'histoire, en rapprochant nos deux noms, y joigne le souvenir d'Abel et de Cain... Je vous lègue une vérité à proclamer, Mademoiselle, promettez-moi de dire à tous que je crois à la tendresse de mon frère, et que j'en ai des preuves : Marie-Joseph se perdrait sans regret pour me sauver...

— Je vous le promets, répondit Mlle de Coigny tout émue.

André poursuivit :

— Dès ma première jeunesse, l'inconnu qui s'agitait en moi ne me révélait point encore le mot de ma destinée ; la gloire des armes me séduisit. J'avais trop admiré les héros d'Homère pour ne point rêver d'égaliser leurs exploits. Je me fis soldat, espérant comme Camoëns tenir d'une main la plume et de l'autre l'épée. Je rêvais de chanter sur la lyre une épopée composée avec la glaive. Je comptais sans les résidences fastidieuses de province, sans les mesquineries contre lesquelles je me heurtai... J'étais sous-lieutenant au régiment d'Angoumois, quand je rompis avec la carrière militaire. Je savais enfin ce que je voulais, et je vins à Paris pour y vivre en poète. Paris ! n'était-ce point à la fois Athènes et Rome ? J'y fus presque heureux, et si je n'avais changé l'épée pour la satire, la poésie pour la prose, et le livre pour le journal, je serais encore libre, plein de vie et d'espérance. Mais le courant m'entraîna : le volcan grondait, l'atmosphère devenait brûlante ; j'écrivis le *Supplément* du No 13 du *Journal de Paris*, et ce que contient ce supplément ne me sera point pardonné par Robespierre. J'aimais la France, le Roi, et je croyais en Dieu ; je plains les victimes et je hais les bourreaux : c'en est assez pour dicter ma sentence.

— Mais on peut vous oublier en prison ! dit la jeune fille avec la ferveur de l'espérance. La convention se tue par ses propres excès.

— Oui, répondit Chénier, ce que vous dites-là, Mademoiselle, Simon de Loizerolles me l'affirmait hier ; Tallien et ses amis soulevèrent un parti de la Convention, et ce parti est celui de la clémence. Je ne vous affirmerai point que la clémence fait le fond de l'âme de Tallien, mais il a près de lui une femme dont l'influence est grande sur son esprit, et pour qui le ciel se montrera indulgent en faveur de ce qu'elle fait aujourd'hui.

— Vous l'appellez ? demanda Mlle de Coigny.

— C'est une Espagnole, Thérèse Cabarus. Arrêtée à Bordeaux au mois de décembre de l'année qui vient

de finir et qui vit périr les hommes les plus purs et les plus dignes, Thérèse Cabarus inspira à Tallien, qui venait de créer la Terreur à Bordeaux, un sentiment d'admiration assez vif pour qu'elle obtint de lui tout ce qu'elle désirait. Elle demanda la liberté, la vie des prisonniers. Cette acte de justice compromit si fort Tallien vis-à-vis de ses collègues qu'ils le rappelèrent à Paris. Le représentant du peuple dut se défendre, devant les Montagnards, d'avoir cédé à un sentiment d'humanité.

Depuis ce moment, affirme-t-on, et dans la crainte de se voir traité de suspect, et envoyé à l'échafaud de Danton, il prépare en silence la chute de Robespierre. Et je crois que pour Thérèse, Tallien renverserait des colosses plus forts que Robespierre.

— Espérez, alors.

— Je ne verrai point la chute du monstre qui se targue d'incorruptibilité, décrète l'existence de l'Être suprême, et qui décapiterait Paris s'il le pouvait faire d'un seul coup de couperet. Peut-être, Mademoiselle, pour arriver à certains affranchissements, faut-il des victimes absolument pures : les vierges de Verdun sont mortes, la Reine, Madame Elizabeth, l'abbé de Salignac-Fénelon, qui fut un saint et dont la fin fut celle d'un martyr... Il manque des poètes sur les sanglants tréteaux de la guillotine, j'y monterai.

— Oh ! c'est affreux ! c'est affreux !

— Vous, Mademoiselle, vous vivrez... Vous me parlez hier du ciel que vous trouvez sublime, de la terre qui vous semble belle, et cette nuit j'ai composé cette élégie, je vous la lègue : du poète, il ne reste que des chants.

— Lisez-les ! lisez-les ! dit Mlle de Coigny d'une voix tremblante.

Chénier commença d'une voix harmonieuse, qu'adoucissait encore la mélancolie de l'attente des heures suprêmes :

L'épi naissant mûrit de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'éché
Boit les doux présents de l'aurore ;

Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoique l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux pas mourir encore.

L'illusion féconde habite dans mon sein ;
D'une prison, sur moi, les murs pèsent en vain.
J'ai les ailes de l'espérance.

Echappée au réseau de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel,
Philomèle chante et s'élançait.

Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors
Et tranquille je veille ; et ma veille au remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.

Ma bienvenue ici me rit dans tous les yeux ;
Sur les fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ramène presque de la joie.

Je ne suis qu'au printemps ; je veux voir la moisson ;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année ;

Brillante sur ma tige, et l'orgueil du jardin
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

O mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne toi ;
Va consoler les cœurs que de honte et d'effroi,
Le pâle désespoir dévore.

Pour moi, Palès encore a des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts ;
Je ne veux pas mourir encore.

Mademoiselle de Coigny se leva.

— Je veux vivre, dit-elle, vivre pour devenir votre femme, et voici mon anneau de promesse.